1940……1945

Souvenirs de Roland Maurice

Préambule

Dès l'automne 1939, ma famille s'est repliée de la Madeleine les Lille à Angers. Le souvenir de l'occupation et des destructions de la Première Guerre Mondiale dans le Nord, tant à Arras (région d'origine de la branche paternelle) qu'à Valenciennes (celle de la branche maternelle) a vite décidé ma Mère à emmener ses trois enfants rejoindre sa belle-sœur dans une région célèbre pour sa douceur.

Mon oncle, Pierre Dupas, Lieutenant-colonel aux Affaires Indigènes au Maroc, a été muté sur la Ligne Maginot vers Baccarat. Ma famille avait déjà payé son tribut en 14-18 : Un cousin y est mort, un grand-oncle, Alexandre Dupas, y a été blessé six fois (cité huit fois, Commandeur de la Légion d'Honneur), mon Oncle Pierre y a été blessé deux fois (cité, Chevalier de la Légion d'Honneur).

Né le 17 septembre 1919, je ne serai appelé au service militaire que le 16 Avril 1940. Au cours de mes études à l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts et Métiers à Lille, j'ai suivi les cours de la Préparation Militaire Supérieure de la Cavalerie, ce qui m'a valu d'être appelé à l'Ecole d'Application de la Cavalerie et des Chars à Saumur. Cette ville restera un lieu très important dans mon histoire : J'y débuterai et y finirai la guerre.

Dans ma Brigade à l'instruction, un camarade, Paul Pigassou, me fera, plus tard, découvrir sa famille et j'épouserai sa sœur, Lucienne. C'est à Saumur que naîtrons nos trois premiers enfants : Bernard, Edith et Anne.

Le 17 juin 1940 les Allemands se présentent devant Saumur, ce sera le début de ce récit.

1940

Premiers souvenirs de militaire: dans le train qui me transporte d'Angers à Saint Germain en Laye, encore en costume civil, un militaire en uniforme me dit de ne pas parler de ma destination à mes interlocuteurs du moment. Je fais la connaissance avec la psychose de la « cinquième colonne ». Ce sera ensuite l'apprentissage de la vie en communauté, dont le moins qu'on puisse dire, est qu'elle est très diversifiée!! Du rappelé au service qui connaît la « chanson », au paysan illettré, il y a toute la gamme des Gaulois. Autre découverte : celle de la vaccination en groupe; le torse nu, on se serre assis sur un banc, un infirmier nous badigeonne l'épaule à la teinture d'iode, le suivant nous enfonce l'aiguille, que nous gardons bien sagement plantée en attendant le passage du « toubib » muni de la seringue.

Enfin l'apprentissage de la rigueur toute militaire : en sortant du «Quartier » (la caserne s'appelle ainsi dans la cavalerie) le Sous-officier de service me fait rectifier le revers de mon « manteau » (les cavaliers ne connaissent pas la capote). Heureusement je ne séjourne à Saint Germain qu'une semaine et suis envoyé à Saumur comme Elève Aspirant de Réserve.

J'arrive un soir à l'Ecole et trouve une place dans un dortoir sans que personne ne me demande ce que je fais là, le lendemain matin au garde-à-vous au pied du lit, inspection rituelle du Sous-officier de service, qui se présente être du Cadre Noir. Je lui demande où se trouve les Brigades Motorisées, sa réponse, hautaine et dédaigneuse, est simple : « connais pas ! ». Pendant les deux mois, qui nous séparent de l'arrivée de l'ennemi, notre instruction sera entrecoupée d'alertes aériennes, sans que nous ayons à en subir les effets. J'ai eu la possibilité, pendant ce séjour à Saumur, de voir ma Mère venue accompagnée de ma sœur Cécile.

Au cours de mes études aux Arts j'ai dû, en même temps que la Préparation Militaire, passer le permis de conduire civil qui sera validé par l'armée. A l'Ecole j'ai donc eu à me familiariser avec la conduite d'un side-car Harley-Davidson dont j'aurai à me servir.

Le 17 juin à midi, au réfectoire, ordre nous est donné de faire silence. Et nous entendons la voix chevrotante du Maréchal Pétain qui nous annonce : « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher, avec

moi, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, le moyen de mettre un terme aux hostilités… » Personne ne bronche.

L'après midi la décision du Colonel Michon qui commande l'Ecole nous est transmise : l'Ecole défendra le passage de la Loire, comme il était prévu avant cette annonce. Nous préparons aussitôt: les armes (mousqueton de cavalerie), les munitions et le paquetage : un grand sac que nous mettons dans un autocar, notre moyen de transport ! Nous avons avec nous une musette et un bidon. Je n'ai aucun souvenir de l'endroit où nous avons passé la nuit.

Au cours de ces cinq années de guerre, je n'ai pris aucune note. J'ai dû reconstituer ces récits avec l'aide de divers documents : livres d'historiens, écrits de camarades, photos et bien entendu mes souvenirs. Curieusement, j'ai, pour certains passages, la mémoire exacte des faits, y compris la mémoire visuelle! A noter que toutes les réunions d'anciens combattants des unités auxquelles j'ai appartenu, ont entretenu ces souvenirs.

Je retrouve la mémoire en haut de la côte de Bournant située sur la hauteur sud de Saumur. L'officier qui commande la Brigade me demande de l'emmener au P.C. de l'Escadron, à Boucheron, une dizaine de kilomètres à l'ouest. Nous partons donc en side-car et me fais vite sermonner parce que je reste à découvert à l'arrivée sur le site. Je me rends compte très vite de la justesse de ce reproche, en voyant dans le ciel deux Stukas en maraude.

De retour à Bournant, je suis à la recherche de nourriture, et me rappelle être entré dans une petite maison sur le bord de la route où je trouve une boîte de sardines, que je déguste avec un biscuit de soldat, le seul ingrédient qui est dans ma musette.

Je suis à nouveau désigné pour aller faire une patrouille, mais cette fois à pied, muni d'un fusil-mitrailleur (modèle 1924-29) dont j'avais déjà appris le maniement à la préparation militaire et dont je me souviens qu'il pèse 16 kilos, sans compter les chargeurs de munitions! Nous sommes cinq et partons vers les rives du Thouët pour voir si les Allemands y sont déjà parvenus. Curieusement depuis notre position nous n'entendons rien des combats qui se déroulent sur les bords de Loire. Nous ne verrons rien au cours de cette patrouille et insouciants, protégés par moi, avec mon FM, mes camarades prennent un bain dans la rivière! Retour à Bournant, nous recevons l'ordre de nous replier! Dans l'autocar je m'endors et à peine arrivé, me couche dans l'herbe, épuisé.

Le lendemain dès l'aube notre sous-officier (Maréchal des logis Bagenault de Viéville, un élégant cavalier chaussé de bottes magnifiques) propose à trois d'entre nous de partir vers le Sud pour échapper à l'encerclement des troupes allemandes! Nouvelle qui nous surprend, nous ne savions pas être encerclés! Parmi nous trois, un cavalier plus ancien : Tiraspolski, Ingénieur des Mines, son expérience de l'orientation en forêt, nous sera fort utile, nous n'avons que le calendrier des Postes pour nous guider !

Nous allons vivre dix jours extraordinaires. En uniforme, mais non armés, sauf notre sous-officier qui possédait un revolver qu'il pouvait dissimuler dans sa musette. Nous sommes donc partis plein Sud évitant les routes et recherchant les zones boisées. De ces longs, très longs, kilomètres parcourus, essentiellement la nuit, je ne puis reconstituer le trajet; sauf que nous avons atteint la zone libre à Limoges.

Voici quelques unes de nos aventures: En traversant une route, nous sommes surpris par un Allemand, seul, en bicyclette. Il a plus peur que nous et fait demi-tour rapidement. Mais peu après, nous entendons des aboiements de chiens et des cris gutturaux. Nous voilà donc partis au pas de course, sans aucun arrêt jusqu'à ne plus entendre nos poursuivants.

Une autre fois de nuit, un cri, arrête notre colonne : Ver Da ! Nous venons de nous heurter à une troupe endormie, couchée dans une clairière. Demi-tour rapide, cette fois sans autre conséquence !

Ailleurs, de jour, nous entrons dans une petite ferme isolée pour demander un moment de repos à l'abri, car nous sommes encore mouillés par une pluie récente. La fermière nous dispose des matelas de paille à l'étage. A peine venons nous d'arriver à l'étage qu'elle vient crier dans l'escalier : les Allemands ! Nous voyons en effet arriver dans la cour un side-car de gendarmes Allemands. Heureusement à l'étage, une fenêtre donne sur l'arrière de la ferme et les bois ne sont pas loin. Je n'ai pas souvenir d'avoir sauté d'une telle hauteur, a une telle vitesse ! Nous étions dans les bois avant que ne s'arrête le bruit du side-car.

Enfin vers la fin de notre équipée nous avons pu prendre un petit autocar qui n'avait comme passager qu'un sous-officier du Corps Franc de Neuchèze qui a combattu a nos cotés à Saumur! Nous avons donc parcouru la fin de notre trajet confortablement. Ensuite par le train nous avons rejoint l'Ecole repliée à Montauban, pour apprendre que les Allemands l'avaient laissé sortir de l'encerclement !

Au cours d'une prise d'armes dans la cour du quartier de cavalerie de Montauban j'entends citer mon nom « Elève Aspirant de Réserve MAURICE », parmi ceux des décorés de la croix de guerre : « appartenant à une unité privée de moyens de défense, volontaire pour regagner les lignes avec un Sous Officier, a réussi après dix jours de marche au cours desquels il a fallu éviter les embuscades et essuyer le feu de l'ennemi »

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile de bronze.

J'apprends que mon camarade de « promo » Claude Delatouche, qui fut aussi avec moi à Fournes en « prépa » est sorti indemne des combats de la ferme d'Aunis prés de Saumur ; et que Paul Pigassou, qui s'était évadé plus tard de l'encerclement était parmi nous.

Nous sommes répartis dans les villages au nord de Montauban et logeons dans les granges, ce fut l'occasion d'attraper la gale ! Il nous fut demandé d'aller aider à faire les moissons de la région : Paul Pigassou a emmené trois d'entre nous dans l'une des propriétés de son père, c'est ainsi que je fis la connaissance de Lucienne qui deviendra mon épouse.

Le premier septembre je suis nommé Aspirant de Réserve et affecté au 3° Dragons à Castres ou je reçois la responsabilité d'un peloton de cyclistes ! A cette époque l'instruction était essentiellement dispensée par les sous-officiers, j'en profitais pour apprendre à monter à cheval. Je ne sais plus comment j'ai pu me payer un costume d'officier, sans les bottes, trop chères, avec des houseaux, en usage dans la troupe.

Vers la fin de l'année on demanda des volontaires pour l'Algérie, la nourriture devenant très médiocre, je me dis qu'elle était sûrement meilleure là-bas ! C'est ainsi que je savourais un bon méchoui au mess des officiers, de Mascara, dans le Sud Oranais, le premier Janvier 1941.

1941

Cette année sera la plus calme de ces quatre années « en guerre ». Ma vie de garnison à Mascara sera plutôt agréable. A la tête d'un peloton d'automitrailleuses White Laffly 1918! L'instruction se fait à pied, faute de carburant, de munitions, voire de volonté, car tout le monde, dans ce coin loin de la zone occupée, se laisse vivre ! J'ai pour tâches : de faire travailler le cheval de mon Capitaine, de m'entraîner à moto, Gnome et Rhône, et de faire les travaux d'un jeune officier dans une garnison, tels que contrôler la qualité de la nourriture des fournisseurs; ou veiller à la bonne distribution des quantités réglementaires entre les unités. Par exemple, les quotas de pain sont de une boule pour douze le matin et une boule pour six le midi et une boule pour huit le soir. Sachant que la boule fait un kilo, distribuer le pain au prorata des effectifs en tenant compte des quotas cités. Au mess des officiers je suis aussi désigné pour lire le menu au début du repas, en terminant sa lecture par ces termes : « que la dernière bouchée vous étouffe, et par Saint Georges Vive la Cavalerie ! ».

Le 2° Chasseurs d'Afrique est transféré au cours du printemps autour d'Oran où sévit une commission d'Armistice Italienne, qui heureusement n'est pas très active. Hélas elle est bientôt remplacée par des Allemands. Etant en sureffectif, car les Allemands décomptent les Aspirants comme Officiers, me voilà muté à la Défense Aérienne à Bouisseville, une plage à l'Ouest d'Oran, sous les ordres du Capitaine Pierre André. Il est le frère du Capitaine Jacques André, que je viens de quitter alors qu'il venait de prendre le commandement de mon Escadron à l'arrivée à Oran. Mon temps sera occupé à retrouver des formules de mathématiques avec l'aide de ce Capitaine, Polytechnicien d'origine. La balistique, étudiée alors, me servira plus tard, après la guerre, comme instructeur tir et armement à Saumur. La aussi, je suis chargé de faire travailler le cheval du Capitaine, qui déteste le monter. Et comme nous sommes installés au bord de la plage, mon Capitaine, excellent nageur, m'entraîne à le suivre dans de longues nages en suivant la côte, quel que soit, ou presque, l'état de la mer.

C'est alors que j'apprends que je dois être démobilisé. Ma famille est à Angers, zone occupée, il n'est pas question de retourner voir les uniformes verts de gris me dévisager ! Je contracte donc un engagement pour devenir d'active. L'administration militaire considère que ce que je pouvais faire comme réserviste, je n'en était plus capable dans l'active, je deviens Maréchal des Logis !

Mais, j'ai pu choisir mon unité : je retrouve le 2°Chasseurs d'Afrique à Oran, où je me trouve en compagnie de sous-officiers avec lesquels je vivrais les combats qui se préparent. Ce sont : Albert de Lapasse, Michel Dorr, tous deux Cadets de Saumur comme moi, mais qui n'avaient pas étés nommés Aspirants, et Bernard de Bellefon, engagé et passé par l'Ecole des Sous-officiers de Nîmes. Nous serons, plus tard, les chefs de peloton de cette unité de légende que sera l'Escadron André. Nous sommes à la fin de l'année 1941.

C'est au cours de cet été que j'ai pu revoir ma mère et mon frère. J'avais des cousins à Limoges, Madeleine, épouse de Paul Renson, était cousine germaine de ma mère. C'est chez eux que nous nous sommes retrouvés. Ils avaient pu passer la ligne de démarcation, à cette époque encore, avec un « ausweis », c'est à dire avec l'autorisation de l'occupant .Nous n'avons pu rester que peu de jours ensemble. A Limoges Paul Pigassou finissait son service militaire et j'ai pu le revoir également. C'est là aussi que je contractais la diphtérie et fus hospitalisé, isolé de mes cousins, car les Renson avaient cinq enfants.

C’est fort gentiment que la famille Pigassou m’a accueilli chez elle à Mas Grenier, à « Frescati », une belle demeure de la famille Augé où je restais quelques temps en convalescence. C’est à cette époque que Lucienne et moi avons commencé à éprouver l’un pour l’autre des sentiments très amicaux. Mais il a bien fallu que je retrouve Oran et la vie militaire.

1942

Cette année sera plus mouvementée, tant sur le plan personnel que celui des événements historiques. Rien de particulier à raconter pendant le premier semestre. Si ce n'est que je suis envoyé à Maison Carrée, à quelques kilomètres à l'ouest d'Alger, pour y suivre des cours de préparation au concours des élèves officiers d'active, dont l'école se trouve à Tarbes .J'ai de très bonnes notes, sans difficultés, étant donné mon niveau de formation. Mis en route sur Tarbes au début Août, je subis les épreuves sans problèmes. Sauf en chimie, un trou de mémoire complet ! J'attribuerais plus tard cette erreur à mon ange gardien !

Je profite de l'attente des résultats, dont je sais d'avance les termes, pour prendre mes congés complets. Et je passe des jours heureux au « Mas ».Goûtant pour la première fois de ma vie à du foie gras ! Faisant connaissance avec le cassoulet et bien d'autres spécialités du Sud ouest. Menant la charrette, attelée d'une mule (réformée de l'armée), dans laquelle j'accompagne quatre jolies filles : Lucienne, déjà nommée, sa sœur Janine, ses cousines de Frescati, Marthe et Pierrette.

Mes sentiments envers Lucienne sont certains et je voudrais demander sa main à son père. Je vais donc à Clermont Ferrand où ma Tante Simone, l'épouse de mon oncle Pierre, faisait ses études de médecine et lui demande de représenter ma Mère. Je la ramène donc à Mas Grenier. Elle s'acquitte de cette corvée, très à l'aise (entre médecins), qui plus est ma Tante est en uniforme, devenue médecin militaire. Elle repart pour Clermont, et, à peine arrivée, me téléphone de ne pas tarder à rentrer en Algérie, sans autres explications.

J'arrive à Oran le 5 Novembre, parti de Port-Vendres, après une traversée très agitée. Dans la nuit du 8, on nous réveille brusquement, avec pour seule explication : l'ennemi débarque ! Mon Ange gardien m'a évité d'être pris au piège !

Nous sommes envoyés à l'ouest vers Misserguin, ce qui nous évitera un combat fratricide dès les premiers contacts. Ce ne fut pas le cas d'autres pelotons qui vers les plages ouest d'Oran seront détruits au lever du jour, avant d'avoir pu se rendre compte de la nature de l'ennemi. Je suis envoyé par le Capitaine André, en side-car, seul, en direction de La Sénia, pour savoir où est et qui est l'ennemi. Je vais jusqu'à proximité de l'aéroport et discerne des troupes en uniforme kaki qui débarquent d'avions ornés d'une étoile .Ce sont bien des Américains. De retour auprès de mon Capitaine, un engin ayant deux roues à l'avant et des chenilles à

l'arrière, de couleur vert foncé, se présente à moins de 500 mètres, nous lui envoyons un coup de semonce avec un 75, qui se trouve à nos cotés, l'affaire en restera là.

De retour dans notre quartier, nous y sommes internés par les Américains, pas du tout vindicatifs d'ailleurs. Cette petite brimade ne dure qu'un jour! Ce sera avec eux que nous partirons pour combattre notre seul ennemi : l'Allemand. On m'attribue une nouvelle citation, pour cette petite guerre.

MAURICE Marcel, Edouard, Eugène, - Maréchal des logis au 2° R. C. A. :
« Maréchal des logis, modèle de sang-froid et de bravoure. Le 8.11.42 aux environs de Lourmel, a fait exécuter des tirs de fusil-mitrailleur et de mortier, ne se départissent jamais de son calme. Le 9 novembre à Misserghin, a exécuté une patrouille moto en direction de La Sénia, malgré la présence de nombreux engins blindés ennemis »
Cette citation comporte attribution de la Croix de Guerre 1939-1945, avec étoile de bronze.

L'escadron André est alors constitué de deux pelotons : un peloton avec trois A.M. (toujours nos vieilles White-Laffly 1917), un autre de motocyclistes (side-car Gnome et Rhône) et je suis au P.C. de l'Escadron, doté d'un side-car pour transporter mon Capitaine (Jacques André) et l'aider pour les liaisons, ainsi que le protéger avec un autre sous officier (Horn, un Alsacien qui parle l'allemand) et qui monte derrière moi, le capitaine étant dans le panier. Il disposait aussi d'une 403, dans laquelle il y avait le seul poste radio dont était doté l'unité ! Les munitions de réserve, l'essence, la nourriture, étaient transportés dans deux camions Citroën, avec derrière l'un d'eux une « roulante » (cuisinière chauffée au bois et montée sur un essieu doté de pneus).

Nous embarquons sur un train composé de wagons de voyageurs, de 2° classe, pour les officiers et les sous officiers, de wagons de marchandises : 40 hommes-8 chevaux, très courants à l'époque pour la troupe, de plates-formes pour le matériel et la roulante (ce qui permet de faire la cuisine en marche). Nous mettrons cinq jours pour aller d'Oran à la frontière Tunisienne! Je dormirai dans l'étagère à bagages (avantage de ne pas être grand !

Nous débarquons à Ouled Ramoun et prenons tout de suite la route vers Kairouan. Nous avons appris que Rommel, et son Afrika-Corps, est refoulé par Montgomery à la tête de la 8°Armée Anglaise. En URSS, c'est la bataille de Stalingrad, qui va écraser l'Armée de Von Paulus. Le 19 Novembre ont lieu les premiers combats des français contre les troupes allemandes sur le terrain d'aviation de Tunis.

Nous partons donc en reconnaissance et abordons la dorsale tunisienne, en tête de la Brigade Légère Mécanique, aux ordres du Colonel du Vigier.
Nous abordons enfin Fondouk,cassure de la dorsale vers Kairouan, après bien des difficultés, dues à l'état des routes,qui sont plutôt des chemins en latérite (argile),qui deviennent du savon à la moindre pluie. Ensuite nous allons vers Pichon, où la Brigade à maille à partir avec les blindés ennemis. Nous sommes chargés de la couvrir contre une action de débordement à la Maison des Eaux, qui est une station de pompage importante pour l'approvisionnement de Kairouan.

Nous voyons, en effet, arriver vers nous des automitrailleuses appuyées par des fantassins. Nous déclanchons un feu d'enfer, avec tout ce qui peut faire du bruit, pour faire croire à une grande puissance de feu. Et cela réussit ! Nous avons

du coup, acquis une belle renommée chez nos camarades de la Brigade Du Vigier ! Nous passerons Noël sur place, où nous dégusterons des pintades, que le fermier, qui héberge notre base, a sacrifiées pour nous.

Hélas nous les dégusterons froides, car l'ennemi déclenche une offensive sur Pichon, le matin du jour de Noël ! Peu de jours après nous somment relevés par des éléments de la division d'Alger à laquelle nous avons été rattachés provisoirement. Nous allons plus au nord, vers Ousseltia, gros bourg agricole, dont les environs cultivés, sont plats mais dominés à l'Est par une chaîne de monts, où sont installés des Italiens. Nous en avons la confirmation par les patrouilles envoyées les « titiller ». Mais peu de temps après, nous sommes surpris par la visite de nuit de patrouilles, c'est en les entendant parler que nous nous apercevons que ce sont des Allemands !

Au cours de l'une de nos incursions vers l'Est, nous tombons nez à nez avec un groupe d'une demi-douzaine d'entre eux. J'ai un souvenir très précis de cette affaire. Je revois leur chef, qui mitraillette au poing, nous arrose d'une rafale sans aucun dommage ! J'en suis pourtant à moins de 5 mètres ! Son tir fini, il veut recharger son arme, je me précipite vers lui, mon fusil emmanché de sa baïonnette. Il se couche à terre et me regarde, d'un air apeuré, j'arrête mon geste, destiné à l'embrocher ! Le reste de la patrouille a pu s'enfuir. Au cours de notre repli, nous recevons un tir d'artillerie et un de nos jeunes engagés, confié à nous par son père, ancien Officier, est sérieusement blessé. Je le retrouverai à la libération de Marseille, où il sera le pilote de mon automitrailleuse !

Nous sommes à nouveau relevés et partons en reconnaissance au Sud par une longue route détrempée, qui nous oblige à un grand détour par l'Ouest. L'escadron est éparpillé sur plusieurs kilomètres. J'ai souvenir d'avoir dormi, très bien, sur un tas de graviers que disposaient les cantonniers pour entretenir les routes. Sous la pluie, ce « matelas » m'isolait du sol ! A l'arrivée à Sbiba, nous avions l'air des combattants de 14-18 sortant des tranchées en hiver. Un court arrêt pour nous laver, et nous voilà repartis vers l'Est en direction d'Hadjeb el Aïoun.

Au col de Kef El Amar nous tombons sur une patrouille d'automitrailleuses Allemandes. Je suis en side-car, avec mon capitaine à hauteur de notre automitrailleuse de tête. Tout le monde fait demi-tour ! Les Allemands ont dû avoir aussi peur que nous ! Et nous voilà repartis pour une autre reconnaissance, et la même aventure va nous arriver au col de Bou Gobrine, où un de nos hommes a failli être fait prisonnier. C'est devenu une habitude, ces rencontres nez à nez sans dommage. Mais le plus dur a été de voir, à notre retour dans nos lignes, une troupe Anglaise, dotée d'un matériel enviable. Nous irons ainsi de col en col, voir où se trouve l'ennemi, mais à ce jeu, notre matériel rend l'âme et nous sommes renvoyés en Algérie. Nous sommes fatigués, mais fier d'apprendre que l'escadron André, y a acquis une belle notoriété. . Nous sommes de retour Misserguin, à la mi-Mai de 1943.

1943

A la re-lecture de ce qui précède, je me rends compte que je me suis trompé dans la succession des évènements. L'escadron, à partir de Maktar, est d'abord allé à Ousseltia (voir la description du combat à la baïonnette), puis à la Maison des Eaux, enfin au Kef El Amar, pour terminer au col du Faïd. Dans ce récit personnel, qui n'a rien d'historique, la chronologie n'a pas grande importance.

Une troisième citation m'est attribuée dès notre retour en Oranie :

MAURICE Marcel, Edouard, Eugène, Maréchal des logis–chef – 2° R.C.A.

« Sous-officier plein de courage et de sang-froid. Le 6 Février 1943 en patrouille à l'Est de Sidi Bou Gobrine, s'est trouvé en présence d'un groupe ennemi doté d'un armement supérieur, l'a tenu en respect par son tir ajusté et a effectué avec un camarade la capture d'un prisonnier. A réussi en outre à mettre en fuite une patrouille de 7 hommes ».

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec étoile d'argent.

Nous sommes donc à Misserguin, village aux activités agricoles, où nous allons recevoir des uniformes américains. Quelle différence avec les précédents ! Légers, bien coupés, pas de veste dans la tenue de tous les jours. Nous remplaçons vite le calot beige, du même tissu que la chemise et le pantalon, par le calot d'armes des Chasseurs d'Afrique, c'est-à-dire bleu foncé et la fente supérieure jonquille. La cravate est identique à celle du modèle civil, ce qui est plus agréable que celle que nous mettions autour du cou, sous le col de chemise de nos anciens uniformes. Et puis nous recevrons peu à peu le matériel. D'abord les armes individuelles : des carabines essentiellement pour la troupe, et pour les officiers des pistolets 11.43 Colt, qui resteront célèbres après la guerre aux mains des gangsters !

Puis les automitrailleuses : le moteur est à l'arrière ce qui les rends silencieuses pour créer la surprise. Chacun des trois pelotons est doté de quatre Automitrailleuses.M8, d'un 4x4 tous terrains avec canon de 37, de quatre jeeps équipées soit d'un mortier de 60, de lance-roquettes,ou de mitrailleuses ;d'un obusier sur chenilles, équipé d'un canon de 75 ;d'un half-track blindé, qui transporte essence,munitions et vivres. Tous les véhicules ont la radio, le chef de peloton à, en plus, une radio à grande portée. Lorsque je rédige ce récit (en 2004) il y a eu des combats (Afghanistan, Irak…) que la télévision a montré en détail, et je mesure l'immense différence des matériels employés. L'escadron comporte trois pelotons, le capitaine dispose de deux A.M. et il y a par ailleurs un peloton dit d'Echelon chargé de la logistique du matériel et un Peloton Hors Rang pour l'administration.

Pendant cette longue période, de Juillet 1943 au départ pour la libération en août 1944, nous passerons notre temps à nous entraîner pour le service de nos armes et des blindés, et en tactique, en liaison avec les unités de la Première Division Blindée, qui a pris la suite de la Brigade Mécanisée de la bataille de Tunisie.

Dès notre retour en Oranie, je suis renommé aspirant, de réserve d'abord, allez savoir pourquoi, puis d'active, par re-conduction de mon contrat d'engagé dans l'armée de 1942.

De ce fait, je prends le commandement du troisième peloton, du deuxième escadron, du deuxième régiment de Chasseurs d'Afrique. Qui devient, lors de la formation des nouvelles unités, sur le modèle américain, dixième escadron de reconnaissance de ce régiment, doté de huit escadrons de chars (Sherman) et d'un escadron de chars légers. A la suite des enseignements des manœuvres de la division, le haut commandement décide de scinder ce régiment en deux unités, et crée

le deuxième régiment de cuirassiers, régiment dans lequel le général du Vigier s'est illustré au début de la guerre 1914-1918. La Division est alors composée de trois« combat command », groupement tactique composé chacun : d'un escadron de reconnaissance, d'un escadron de chars, d'un bataillon d'infanterie portée sur half-track, d'une batterie d'artillerie, d'un escadron de chasseurs de chars (tanks destroyer), l'ensemble commandé par un général.

Je ferai toutes les campagnes de la libération et d'Allemagne au sein de l'escadron de reconnaissance du C.C.1 (combat command N°1) aux ordres du général Sudre, avec les chars du 2° Cuirassiers, l'infanterie du 3° Zouaves sans oublier les Artilleurs et le Génie. L'escadron du Capitaine Jacques André, a été muté 5° escadron du 3° Chasseurs d'Afrique, régiment de reconnaissance de la division. Nous passerons l'examen de vérification de nos capacités, devant un aréopage de généraux Américains et Français, lors d'une manœuvre à tirs réels, avec la satisfaction du jury. Au cours de cette période, nous avons eu à déplorer le décès de trois de nos hommes. Dans des accidents au cours de ces manœuvres, c'est dire la rigueur de notre entraînement.

Nos garnisons sont en fait des fermes de l'est Oranais aux noms évocateurs de la colonisation : Magenta, Mercier Lacombe, Franchetti, Saint Aimé, En Naro, mais aussi plus locaux, tels : Bou Henni, Assi ben Okba… A vivre ensemble sans autres distractions que les manœuvres, l'entretien du matériel, beaucoup de sport et de marches, notre unité se soudera pour longtemps.

En 2004, lorsque j'écris ce récit, nous avons échangé nos vœux avec une vingtaine de nos anciens camarades de cette époque. Notre escadron est un heureux mélange de couleurs, de religions, de régions d'origine. Il y a des « métropolitains », comme moi, expérimentés par les combats précédents (1940 en France, Oran de sinistre mémoire, et surtout la campagne de Tunisie). D'autres arrivent de France, dont des Juifs, qui ont dû traverser l'Espagne et subir l'internement dans des camps, pour le moins insalubres. Et puis des « Pieds Noirs », habitants de l'Algérie, parfois plus âgés, puisque le rappel des réservistes a remonté jusqu'à l'âge de 35 ans. Enfin des autochtones (arabes ou kabyles), peu nombreux, car nous sommes à dominante mécanique, cependant nous saurons utiliser l'excellente vision des « blédards »aux postes de tireur dans les tourelles de nos A.M. ou de l'obusier. Mon tireur sera aussi mon ordonnance, pour me seconder aux tâches ménagères, et me permettre ainsi de me consacrer à mes hommes.

Au cours de l'automne 1943, nous organisons un spectacle dans un grand cinéma de Mostaganem. L'objectif est de recueillir des fonds pour les familles des pieds-noirs et des autochtones, dans la gène, du fait de l'appel au service du chef de famille. C'est ainsi que je me trouve sur scène, costumé en Général, Lyautey, devant un décor saharien, disant tout haut ce qu'il écrivait, une lettre dans laquelle il disait : « celui qui n'est qu'un ingénieur, est un mauvais ingénieur ; celui qui n'est qu'un officier, est un mauvais officier ». Je retiendrais toute ma vie ces phrases pleines d'enseignement. Cette représentation a eu lieu devant le Général De Lattre, qui a apprécié notre initiative.

J'ai souvenir de trois histoires drôles qui ont égayé notre séjour en «attente ». Nous avions besoin d'un drapeau tricolore, à hisser au mât des couleurs, pour la cérémonie traditionnelle, matin et soir. Nous n'avions pas d'argent dans la caisse. Alors, nuitamment, une petite équipe, emmenée par Robert Picard, mon adjoint, est allée décrocher celui qui flottait sur la façade de la Préfecture de Mostaganem ! Ce fut une escalade mémorable ! Une autre fois, un groupe de permissionnaires, que nous avions envoyés au cinéma en ville, en jeep, a cassé le

doigt du rupteur de l'allumage du moteur en le remettant en place à la fin de la séance. Car pour éviter le vol de ces véhicules, nous enlevions cet accessoire. En cherchant dans le quartier, ils virent devant le poste de la Military Police US, une jeep sans surveillance, bien que le poste fût éclairé. Ils réussirent à enlever la pièce convoitée sans attirer l'attention des MP. Pour confirmer cette précaution, un jour, une autre équipe, buvant l'anisette à la terrasse d'un café, a vu la jeep à quelques mètres, au bord du trottoir, volée par la pousse d'une jeep venue se placer derrière !

1944

C'est au cours de ce printemps, que j'ai pu prendre une permission de quelques jours. Avec les deux autres Aspirants (Bellefon et Lapasse), auxquels notre Capitaine confia une jeep, nous sommes allés avec ce véhicule jusqu'a Rabat. J'ai retrouvé Eliane Edon, sœur de ma Tante Simone (épouse de mon Oncle Pierre prisonnier), dont le mari, Chef d'Escadrons, était au cabinet militaire du Sultan, logés dans un joli palais, mis à leur disposition par le Prince Murat. Ce fut une bonne détente, le faste de l'endroit et le décorum du service, à table et au logis, nous ont éloigné de nos habitudes!

A l'approche de la date de l'invasion, dont nous avions perçu les prémisses avec le retournement de la situation en Russie et le débarquement de Normandie, on nous a parqués aux« Aréas », une grande plaine poussiéreuse, logés sous la tente, où était rassemblé tout le CC1. En Juillet il faisait vraiment très chaud ! C'est alors que me voici nommé au grade de Sous Lieutenant, et de ce fait en surnombre à l'escadron. C'est aussi le cas de Lapasse, adjoint du Lieutenant Brémon au Premier Peloton. Autant pour Lapasse, cette nomination était la bienvenue, car il n'était qu'adjoint dans le peloton Brémon, autant pour moi, elle fut un déchirement, quitter ceux que j'ai entraînés au combat et qui sont devenus des amis, me fut très pénible.

Nous sommes tous deux mutés à l'Etat-major du CC1, et envoyés à Naples, officiers de liaison, auprès du 6°Corps US, qui sera en tête des troupes au débarquement de Provence, appuyé par notre CC1. Nous sommes transportés par avion et découvrons à l'arrivée la magnifique baie de Naples. Nous serons logés dans une ancienne caserne italienne, c'est-à-dire pas très moderne. Couchés sur des lits de camps, nourris à la cantine, et ce, sans distinction de grade ! Notre séjour à Naples, nous fera découvrir la misère des habitants, qui nous demandent à manger, à tout propos. Il nous a, alors, été proposé de loger dans un hôtel réquisitionné, ce que nous avons accepté, bien entendu. Hélas, grande fût notre déception, car les locataires, de retour du front, faisaient la fête tous les soirs. Au bout de deux nuits, quasiment sans sommeil, nous avons trouvé, sans peine, un logement chez l'habitant. Un bel hôtel particulier, hall immense, grand escalier de marbre, deux grandes chambres, le rêve ! Hélas, a nouveau, une déconvenue de taille ! En arrivant le soir pour nous coucher, la maîtresse de maison nous présente sa fille, peu attirante et sans charme, elle nous la propose en échange de nourriture !! En insistant, en nous garantissant son bon état de santé ! Honteux et dégoûtés, nous avons repris immédiatement le chemin de notre hôtel, dont heureusement nous avions gardé les chambres.

En définitive nous sommes revenus à la caserne! Nous avons profité de notre disponibilité, plus grande, pour inviter les officiers de nos états-majors dans un restaurant sur le port, les régaler de fruits de mer, et ainsi nous en faire des « copains ». Nous avons séjourné à Naples, prés de quinze jours, enfin nous sommes transportés au port, embarqués de nuit sur un navire de guerre, vers le 12 Août. Lapasse part avec la 45° D.I. (division d'infanterie), et moi avec la 36° D.I. Le voyage s'effectuera sans histoire, certes, allongés souvent sur nos couchettes, cloîtrés, même dans la journée, pour ne pas gêner les manœuvres et la surveillance de la mer. J'ai apprécié, en revanche, la cuisine du bord, servie à la table du « Pacha » par des noirs, magnifiques, en gants et vestes blanches immaculées

Le 15 Août, à l'aube, nous apercevons à l'horizon la côte de la Provence, avec une flotte de navires de guerre, qui tirent sur les objectifs ennemis. Un avion allemand se risque au dessus de cette armada, il réussit à toucher, avec une bombe

(sans doute pas grosse), un navire de débarquement, tout prés de la côte. Et me voilà descendant de mon navire, à l'aide d'un filet, dans un « Landing craft » qui transporte l'état-major au complet, le Général Dahlquist en tête. Faisant route vers la côte, je découvre les moyens de transports les plus divers, jeeps et ducks (camions) amphibies. Au débarquement, l'avant du bateau abaissé, l'eau à hauteur des chevilles seulement, un soldat de la circulation routière, muni de fanions, rouge et vert, nous dirige vers la hauteur ouest de la carrière du Dramont où nous venons d'amerrir. Je vois des Allemands qui se rendent aux soldats du 141°Régiment d'infanterie, qui ont pu aborder la plage sans grandes difficultés, mais dont les chars ont été l'objet de tirs provenant du blockhaus, situé sur la hauteur qui domine la carrière.

Nous nous dirigeons tous vers la première villa de Boulouris, où on déploie la carte, rouleau de mousse qui montre la région en relief ! Nous avions dû débarquer vers 8heures du matin et vers midi nous avons entamé nos rations « K ». (2 biscuits, une petite boite de pâté, une autre de fromage fondu, une pâte de fruit) et notre gourde d'eau. Quand tout à coup, un sifflement caractéristique, nous annonce l'arrivée d'un obus ! J'ai vu tout l'état-major plonger à terre. Lorsqu'on entend siffler l'obus, c'est qu'il va plus loin, je suis resté assis sur une marche d'escalier, qui me servait de siége, pour finir ma ration ! Je n'ai pas su ce que pensait ces officiers américains de ce petit français impassible ?

Après Boulouris, je n'ai plus de souvenirs précis de la suite des évènements. Je me souviens seulement de deux couchages successifs : le premier au sol sur un genre de brancard, le second dans un bon lit chez des Bonnes Sœurs (ce devait être à Saint Raphaël). Puis de mon transport en jeep, passager de l'officier des transmissions, et des acclamations de la population en traversant Le Luc, j'étais vite distingué des américains (nous avions un brassard au trois couleurs).

J'ai retrouvé le Général Sudre (Cdt le CC1) à Saint Maximin. J'ai dû lui paraître pas très en forme (?) car il me mit au repos à la base arrière du CC1. C'est à cet endroit que je fis connaissance avec un feu de forêt, j'ai vu un pin en flamme, éjecté en l'air, traverser la route ! Je ne sais plus combien de temps je suis resté à l'arrière, mais mon livret militaire indique que j'ai retrouvé l'escadron André le 22 Août.

Le Lieutenant Schmitt ayant été grièvement blessé à Aubagne, j'ai repris son peloton, avec lequel je ferais toute la campagne. Et nous voilà en route vers Marseille. A hauteur de Saint Marcel, un avion de reconnaissance allemand vient nous survoler. Le nez en l'air je ne m'étais pas aperçu que la Bonne Mère se profilait à l'horizon ! Un peu plus loin dans une agglomération de la banlieue, j'assistais, éberlué, à l'exposition publique de femmes au crâne tondu, au milieu d'un groupe d'hommes vociférant, quelques uns armés. Je sus que c'était des « résistants », plus préoccupés à chasser les femmes qui avaient fréquenté les allemands, que l'ennemi qui n'était pourtant pas très loin!

Je ne me souviens pas du tout de l'itinéraire que nous avons emprunté pour rejoindre le Palais Longchamp, où le Général Sudre et mon Capitaine ont établi leur P.C. Je profite d'un repos pour interroger mon sous-officier adjoint, le Maréchal des Logis Chef Marcel Lehmanne, sur leurs exploits depuis le débarquement. Le 17, l'escadron a reçu sa première mission, à partir de Gonfaron, où l'escadron a pu se regrouper, il doit prendre l'itinéraire : Flassans, Cabasse, Carcès, vers Saint Maximin. Le 18, au bord du lac d'Otto, le Peloton Brémon, se trouve séparé des zouaves qui le suivent, par un convoi ennemi important, infanterie sur camions et canon antichars, qui coupe la route derrière lui. Le détachement des zouaves est attaqué, deux half-tracks sont en flammes, le Commandant est blessé, un officier prisonnier !

Le peloton Brémon est en mauvaise posture. C'est alors que le peloton Schmitt fonce, dépasse les zouaves, bouscule l'ennemi et anéantit à son tour le détachement allemand en faisant feu avec tous ses moyens. L'ennemi cherche à mettre en batterie ses canons anti-chars, mais le MdL Declerck détruit deux de ces monstres, l'ennemi cherche à se replier sans succès. On retrouvera sur les bords du lac : 3 canons de 88 anti-chars, 4 canons de 20, une dizaine de camions, 200 prisonniers seront rassemblés plus tard ! L'escadron passe la nuit au Val. Puis par Bras et Saint Maximin il s'arrête à Méounes les Montreux.

Le 20 Août, en route vers Aubagne, le Peloton Bellefon est arrêté au col de l'Ange par un petit blockhaus. Une manœuvre montée par le Capitaine, avec un tir de roquette par le Lieutenant Schmitt, permet de forcer le passage. L'escadron se regroupe à Gémenos, puis Bellefon part avec son peloton au sein d'un groupement, vers La Pomme- Cadolive, puis il continuera vers le Rhône en contournant Marseille par le Nord. Mais il aura cinq blessés à l'Auberge Neuve, dont le MdL Albert, que nous retrouverons souvent à Bandol vers 1985.

Les autres pelotons auront aussi des dommages en personnel à l'entrée d'Aubagne. Le premier tué de la campagne sera le MdL Planzol, du peloton Brémon. Le peloton Schmitt, avec sa fougue habituelle, force le passage, et malgré quatre blessés en combat à la grenade, fait cinquante prisonniers à la Kommandantur, mais à la sortie ouest de la ville, il est accueilli par des tirs provenant de partout, des maisons et même des arbres ! Il y aura deux tués, mais surtout le Lieutenant Schmitt est grièvement blessé. Le Capitaine prendra le commandement du peloton pour le ramener à Gémenos. Village dont une place porte aujourd'hui le nom de Planzol.

C'est après ces durs combats, que le Capitaine me fait revenir de l'Etat-major du Général Sudre, pour prendre la place de Schmitt. Le peloton est très secoué, mais je n'ai aucun mal à trouver leur confiance, tous me connaissent bien, depuis la Tunisie et pendant la préparation en Oranie.

Depuis le Palais Longchamp, je dois aller voir si le Fort Saint Nicolas est toujours tenu par l'ennemi et s'il reste agressif. Je trouve en route un jeune FFI, marseillais, qui me guide pour me rendre sur l'arrière, par le boulevard de la Corderie. En vue des tourelles d'observation par une petite voie transverse, je fais tirer quelques rafales afin de tester les réactions. Après quelques minutes, je dis à mon tireur de cesser le feu. Mais j'entends encore des claquements et lui en fait la remontrance. Il me répond qu'il ne tire plus! Au retour au PC,mon conducteur vient me dire que nos paquetages, fixés autour de la tourelle, sont littéralement déchiquetés par des balles! En fait les claquements entendus provenaient de l'ennemi ! J'ai pu dire à mon Capitaine que le Fort tenait toujours ! Nous avons pu avoir rapidement un nouveau paquetage, un grand coup de chapeau à l'organisation Américaine.

Une autre fois j'ai eu à transporter le Général Sudre, à travers la ville jusqu'à la préfecture, prise d'assaut par les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur). Je l'ai mis à ma place dans la tourelle, j'ai pris la place du tireur, celui-ci surveillait nos arrières assis sur le capot moteur. Nous sommes parvenus à la Préfecture sans difficultés, en avançant sous le porche de l'entrée, mon conducteur a mal apprécié la largeur du passage et a heurté la porte vitrée, subjugué par les vociférations des FFI massés dans la cour vers laquelle nous nous dirigions. Nous avons reçu le vitrage sur l'auto mitrailleuse sans dommage pour nous ! Mais dans cette aventure, la barre d'écartement des roues avant a été tordue ! Nous sommes revenus difficilement, car la voiture ne tournait plus normalement. Le Général m'a fait observer que mon con-

ducteur n'était pas brillant ! A l'arrivée au Palais Longchamp, il a fallu changer la barre de direction.

Pendant que notre Capitaine , le peloton Brémon et le mien opéraient dans Marseille, le Peloton Bellefon, en tête du groupement Laprade(Cdt en second le 2° Cuirassiers)est parti de Gémenos vers La Pomme. Au carrefour de l'Auberge Neuve, sur la N8bis, il mène un dur combat pour passer, le Mdl Albert et quatre hommes sont blessés. Puis en liaison avec les Goumiers Marocains aux environs de Cadolive (où j'irais lui rendre visite, mais Félix Edon que j'espérais revoir, est en opération dans les montagnes qui dominent Aubagne), il peut progresser vers Salon, avec le Groupement Laprade. Il parvient ainsi par Arles jusqu'au Rhône le 25 Août. Il franchit le fleuve sur des chalands de fortune le 27, à Vallabrègues, puis par Remoulins il parvient à Uzès le 28. Il rejoindra l'Escadron à La Voulte le 31 Août.

Le reste de l'Escadron quitte Marseille le 28, franchis le Rhône près d'Avignon, sur un pont de bateaux et remonte la rive droite du fleuve par Pont Saint Esprit, Bourg Saint Andéol. A hauteur de Privas, sur la Nationale 7, le peloton Brémon, en tête de nos deux pelotons, est freiné par des barricades, puis stoppé par une résistance. Le Capitaine m'envoie alors déborder par les monts à l'Ouest qui dominent le Pouzin et la Voulte. A l'approche du village de Rompont, mon A.M. de tête signale une forte concentration de troupes ennemies à pied. Je fais tirer mon obusier dans le tas, qui ne fera guère de dégâts mais sera suffisamment efficace, pour que dès notre approche avec toutes les A.M. l'ennemi lève les bras en l'air ! Se présente un Colonel et son Etat-major, et toute la troupe dépose les armes ! Spectacle ahurissant de mes trente hommes entourés de plusieurs centaines d'Allemands qui se rendent sans combat.

Cette troupe venait du Sud ouest et tentait de rejoindre la vallée du Rhône, par laquelle remontait le gros des forces ennemies. Heureusement rejoins par mon Capitaine, qui parlait la langue de Goethe, j'ai pu donner des ordres pour que la troupe se rassemble, en vue d'être emmenée à la Voulte. J'ai demandé au Colonel de me donner son poignard, à manche d'ivoire et orné du svastika, l'insigne nazi, ce qu'il a fait sans protester. Je l'ai toujours, souvenir heureux. Nous avons donc convoyé nos prisonniers à la Voulte, où nous les avons donné à garder aux F.F.I. locaux. Lesquels m'ont dit avoir dénombré 800 hommes !

La nuit est tombée et j'installe mon peloton au Sud de la ville, le peloton Brémon, qui a rejoint, s'installe à la sortie Nord. Nous nous installons dans l'école située à l'entrée Sud, et je fais mettre en place des sentinelles pour dormir sans inquiétude. Peu de temps après, un coup de feu nous remets en alerte, l'un de mes hommes, de garde, a tué net un Officier en tête d'une troupe, heureusement peu nombreuse. Et à nouveau la troupe se rend sans difficultés. Le reste de la nuit, sans incident, nous a permis de récupérer, car cette aventure a mis nos nerfs à rude épreuve! Le lendemain matin, pendant que nous reprenons la progression, Bellefon, qui nous a rejoint, ira dans les monts, récupérer le reste de la troupe ennemie qui se rendra sans combat, Il parait que ce convoi était de 2000 hommes?

A partir de là, l'escadron est regroupé au complet, après une étape à Saint Peray, nous nous portons vers Givors. Mon peloton passe par Annonay, déjà libéré, je bifurque par Saint Etienne, pendant que le reste de l'escadron poursuit le long du Rhône. Etapes sans histoire, le 2°Spahis, Régiment de reconnaissance de la Division est passé devant nous, puis ira plus haut par l'ouest. Le Général Sudre, nous passe un savon parce que nous allons trop vite, les chars et l'infanterie ne peuvent suivre à ce rythme, il nous trouve trop aventurés.

Ensuite nous poursuivons notre chevauchée par l'ouest de Lyon, en passant par l'Arbresle, où nous passons la nuit du 3 septembre. Nous retrouvons le Rhône le lendemain à Villefranche, et parvenons à Mâcon dans l'après midi. Nous sommes à court d'essence, il nous faudra ralentir notre allure ! Mais un F.F.I. nous alerte, il vient de Sennecey, où l'ennemi vient d'accrocher une unité anglaise (?). Fort heureusement, on nous signale qu'il y a, à la gare, de l'essence allemande sur un train. Nous faisons le plein, les premières A.M. ravitaillées, partent tout de suite, mais arrivent trop tard, l'ennemi a décroché. L'unité française, montée sur jeeps blindées anglaises, appartient au Spécial Air Service et arrive de Bretagne ! Ils étaient chargés de faire la liaison avec nous. Un peu trop sûrs d'eux, ils ont foncé à travers le village en tiraillant sur les Allemands, qui s'apprêtaient à repartir. Au deuxième passage, les Allemands s'étaient ressaisis et les ont massacrés. Un monument placé au bord de la route d'un village voisin, rappelle le sacrifice des parachutistes qui ont combattu dans la Bourgogne.

Le 5 septembre, nous arrivons devant Châlons-sur-Saône, nous savons maintenant que l'ennemi n'est pas loin, notre Capitaine nous conseille la prudence. Bellefon, en tête, tombe à Saint Rémy sur un pont détruit et tenu par les Allemands. Il cherche à se faufiler entre la Saône et la Nationale 6. Brémon déborde par l'ouest, par la N78. Passant par la route de Givry, je m'introduis dans la place. A l'ouest, Brémon est en face de snippers, un Sous Officier est tué. Bellefon, sur la rive de la Saône, se heurte à un anti-char, un jeune engagé de Marseille, âgé de 18 ans est tué. Nous avons mené ces combats seuls, heureusement nous trouvons de l'aide assez vite auprès des F.F.I. locaux. Puis pour nettoyer la ville, le soutien des Zouaves qui nous ont rejoint. Deux Sous-officiers seront encore blessés dans ces combats. Un document Allemand nous révèle que la défense de la ville était prévue pour le 6. Nous avons profité de l'effet de surprise, sans doute la dernière fois !

En arrivant sur les hauteurs sud de Beaune, nous trouvons une ligne de défense établie sur la rivière Deulle. Par une manœuvre de débordement, de Bellefon, qui s'est faufilé entre Chagny, fortement tenu, et Chaudenay puis par Ebaty, parviens à Tailly, ce qui a pour effet de faire décrocher ce qui n'était sans doute qu'un rideau d'alerte. Nous récoltons bon nombre de prisonniers.

Le 7 septembre, nous abordons Beaune par trois voies : mon peloton, suivi d'un groupement chars infanterie, sur l'axe Bligny-Beaune ; Brémon sur l'axe Sainte Marie- Levernois ; Bellefon par Bligny, Montagny. Au petit jour, le temps est maussade, le brouillard et le crachin, rendent la visibilité très réduite. Mon A.M. de tête, MdL Declerck, me dit voir, à l'approche de la voie ferrée, un automoteur anti-char. Je vois effectivement à la jumelle un engin couleur sable, autour duquel l'équipage est en train de faire sa toilette ! Il ne nous a pas entendu venir, nous sommes pourtant à mois de 50 mètres ! Je lui hurle : feu ! et engage un perforant dans mon canon. Les tirs conjugués de nos A.M. détruisent l'engin. On ne s'occupe pas des hommes, nous voulons encore profiter de notre chance. Juste après avoir franchi le pont du chemin de fer, je vois la lisière de la ville où fourmillent des hommes en vert ! Et découvre qu'il y a un ou deux canons anti-char. J'appelle notre Artilleur, qui envoie une salve de fusants pour calmer leur ardeur ! Et retourne voir l'arrière du peloton assailli par des tirs de mortiers, qui ont fait cinq blessés.

Nous nous replions sur Demigny pour les soigner et les faire évacuer par nos ambulancières. Ce sont des amies depuis l'Algérie, la sœur de notre capitaine, Janine, nous les a fait connaître. Bellefon et Dorr épouseront deux d'entre elles. Pendant ce temps, le peloton Brémon a plusieurs véhicules détruits sur la longue ligne droite de Levernois. L'un d'eux situé à 2 kilomètres est atteint ! On déplore 8 tués et de nombreux blessés. A Tailly, un char est touché et une A.M. de Bellefon

manquée de peu. Une attaque chars infanterie est menée à partir de l'axe que j'avais signalé à vue de l'ennemi. Un peloton de chars subit des pertes terribles et des zouaves sont blessés. Le soir tombe, l'action s'arrête là. Nous sommes tous sérieusement secoués.

Le lendemain au petit jour je reprends la route, avec beaucoup de précautions, J'arrive en ville où je suis assailli par la foule en délire ! Les Allemands sont partis, je traverse la ville, comme d'habitude je vais me poster à la sortie Nord, Mes hommes ne peuvent profiter de cette liesse ! J'en ais quand même un aperçu, après avoir installé un poste d'observation, je mets le peloton au repos, je vais en ville retrouver mon Capitaine pour prendre les ordres pour la suite des opérations. Après cette rencontre, je trouve ma jeep pleine de jeunes filles qui tiennent à aller voir mes hommes éloignés de cette fête ! Je les emmène, elles distribueront beaucoup de bisous à mes garçons, leurs visages épanouis me rendent heureux ! Nous restons sur place pour la nuit, repos très apprécié.

Le 9 septembre au petit jour, nous repartons vers le Nord jusqu'à Comblanchien. Village meurtri par les exactions de l'ennemi. Mon Capitaine remets au Maire une grosse serviette, bourrée de billets de banque, pour aider ceux de ses administrés qui sont démunis. Cette somme avait été récupérée à La Voulte, sur les prisonniers, parmi les objets de leurs rapines.

Le 10 nous partons vers Dijon, par plusieurs itinéraires, Bellefon faisant le détour par l'Abbaye de Cîteaux. Parvenus aux lisières de la ville, forts de l'expérience de Beaune, nous approchons avec beaucoup de précautions. Un civil en bicyclette, tout étonné de nous voir là, nous donne des indications sur l'activité de l'ennemi, qui semble ne pas être conscient de notre arrivée à cette date. Image amusante de notre Capitaine, tête nue, les mains dans les poches, le pistolet repoussé dans le dos, s'approchant de premières maisons pour interroger leurs habitants. Une petite équipe parvient à s'infiltrer derrière les guetteurs ennemis. Nous pouvons ainsi renseigner le C.C.1 sur le dispositif adverse.

Une attaque par l'ouest libère la ville et nous voilà au milieu d'une foule en délire. Une carte postale de l'époque montre l'A.M .de notre Capitaine, avec à ses cotés le Général Sudre au milieu de la foule en liesse. Pour pouvoir préparer notre prochaine étape, il a fallu nous enfermer dans un jardin entouré de hautes grilles !

Nous repartons dans l'après midi sur Is sur Tille, où nous resterons deux jours. Enfin le temps de nous laver complètement, d'entretenir le matériel, de manger autre chose que les rations de combat (dites rations K). Généralement composées d'une boite de pâté, d'un sachet de fromage, d'une petite boite de confiture ou salade de fruits, et de biscuits genre petit beurre. Les jours fastes nous recevons des rations « C », plus volumineuses et plus variées. Il me vient à l'esprit à propos de ces boites, qu'avant le débarquement, nous avons reçu chacun, un sachet de pansement et d'antiseptique, à accrocher à l'arrière du casque, ainsi qu'une petite boite en fer, contenant : deux préservatifs, une compresse de gaze imbibée de savon, une ampoule de mercurochrome, à injecter dans l'urètre avec une seringue jointe. Dans notre course à l'ennemi nous n'avons pas eu, à ma connaissance, l'occasion de nous en servir ! C'était aussi une époque beaucoup moins « débridée » que maintenant. Les parents surveillaient leurs filles avec attention et cela nous semblait aller de soi.

Le 13 septembre, nous reprenons notre progression par Courtivron, Prauthoy, le Pailly, où nous détruisons un grand convoi hippomobile ! Puis à l'est de Langres, par Chalindrey, Saint Maurice, Bannes, où le peloton Brémon détruit un char, Mark IV, avec un rocket. Rejoints par le peloton Bellefon, qui a détruit un con-

voi de camions à Saulxures, l'escadron est au complet à Varennes. Nous aurons à déplorer plusieurs blessés au court de ces opérations. Dans la soirée, le Père de Fenoyl viendra célébrer une messe en plein air. Ces rendez-vous attirent presque tous nos garçons, plus ou moins croyants, mais qui participent à ces réunions de pensée pour nos amis, qui nous ont quittés, ou qui souffrent dans les hôpitaux. Et aussi pour nos familles dont nous sommes toujours sans nouvelles. Et puis la peur aussi, peut-être…à qui le tour ?

Le lendemain, j'appuie de mes feux le peloton Bellefon qui s'empare ainsi d'Ormoy, où nous détruisons une pièce anti-char et où nous faisons de nombreux prisonniers. Nous y resterons du 15 au 19 septembre. Le 17, j'ai 25 ans ! Nos camarades Algériens nous offrent un excellent méchoui, offert par le village.

Cet arrêt, prévu, permet aux troupes américaines de nous croiser, pour passer de l'est au nord. A notre tour nous obliquons vers l'est, vers Port-sur-Saône et Vesoul. Nous quittons provisoirement notre C.C.1.pour rejoindre notre régiment de rattachement, le 3° Régiment de Chasseurs d'Afrique, chargé d'éclairer la 1° Division Blindée, en direction des Vosges et de Belfort.

Mon peloton, en tête de l'escadron, qui a reçu mission de reconnaître l'axe Lure Melisey, est arrêté à quelques kilomètres de Lure, par un violent tir d'artillerie. Mon ami Pierre Perraud est blessé sérieusement. Il nous faut aussi enlever un barrage de mines sur la route, heureusement visible. Je fais pousser une reconnaissance à l'ouest de cette route, trop bien observée par l'ennemi, je rencontre un escadron de chars Américains, qui semble cloué sur place. J'indique à son Captain que je vais à Melisey, il en est soulagé, cela se voit un peu trop !

Entre temps, Bellefon a pu faire un large détour par l'ouest, qui lui permet de pénétrer dans le village. Tout l'escadron se retrouve dans l'agglomération, moi au nord, Bellefon à l'ouest, Brémon à l'est. Ce dernier est stoppé dans sa tentative de pousser dans cette direction. Nous resterons dans ce patelin insalubre jusqu'au 22 septembre. Car nous subissons des tirs d'artillerie bien ajustés, ce qui laisse supposer qu'il a des observateurs bien placés sur les hauteurs qui dominent le village. Nous aurons à déplorer plusieurs blessés dont mon ami Robert Picard. Les villageois vivent dans les caves, où nous leur portons du ravitaillement et du réconfort. La section de Zouaves qui nous avait accompagné pour nettoyer le secteur est repartie, nous voilà transformés en fantassins!

Enfin nous sommes relevés par la 1° Division Marocaine de Montagne qui doit mener l'assaut pour protéger l'accès vers le Thillot. Nous rejoignons Faucogney, où nous relevons des Américains. Je pars avec mon seul peloton, par des sentiers de montagne, vers La Saulotte, pour assurer la liaison avec les chars du 2° Cuirassiers engagés vers Bois le Prince. Encore un barrage d'artillerie, sans perte humaine, mais des dégâts matériels. Le Lieutenant Somariva, officier d'Echelon (c'était le peloton chargé des ravitaillements et dépannages, voire réparations), viendra nous dépanner sous le feu ! L'escadron me rejoint à La Saulotte où nous resterons jusqu'au 9 octobre.

Nous aurons a assurer des reconnaissances, voire des appuis de feu, aux groupes chars infanterie, engagés face aux fort de Château Lambert. Les combats seront très durs dans la forêt Vosgienne. Au cours d'un de ces déplacements, mon A.M. est arrêtée par un arbre placé en travers de la route. Je descends de la voiture avec mon radio pour déplacer cet obstacle, pas très lourd, protégé par mon tireur resté à son poste, nous tirons sur une branche, l'arbre commence à rouler sur la

pente. Un bruit sec, mon camarade pâlit, s'écroule sur le talus, tué net en plein coeur par un éclat de grenade- piège cachée dans l'arbre. Nous étions côte à côte.

Comment ne pas croire en la Providence ! « On pardonnera à qui n'a jamais entendu claquer un coup de fusil de tenir toute croyance pour une sottise ».

Le 8 octobre, Brémon, se met en route par Rupt sur Moselle vers Ramonchamp. Il aborde le village, mais doit se replier, l'ennemi y est trop fort. Le lendemain, un Peloton de chars et une section d'infanterie engagent un violent combat contre des chars venus du Thillot, sur la route qui longe le village au Nord, ce qui permet à Brémon de se faufiler par le Sud de la Moselle, il est rejoint par le reste de l'escadron passé par le col des Fourches. Nous relevons les fantassins, en nous répartissant la défense, mon Peloton occupe les maisons ouvrières les plus proches du Thillot, que j'aperçois à la jumelle, où l'ennemi s'installe lui aussi. Ce sera, pendant plus d'une semaine, des combats sporadiques, de jour comme de nuit.

Pour nous protéger des patrouilles, nous mettons en place des mines et des pièges. Malgré cela, une nuit, un groupe ennemi a failli kidnapper l'une des sentinelles de chez Bellefon. Il est parvenu à se dégager à coups de crosse et ses cris ont alerté ses camarades, il est sauvé ! Presque tous les soirs, s'engage un échange de tirs de chars, et nous avons des blessés, comme nous le supposons, aussi chez nos vis-à-vis! C'est ainsi qu'un jour, vers midi, mon ami, le MdL Declerck, un gars du Nord, me propose d'aller manger des frites qu'il confectionne dans la cuisine, située à l'étage de la maison la plus proche de l'ennemi et d'où il peut ainsi l'observer en cuisinant. Lorsque je suis en haut de l'escalier et que j'ouvre la porte de cette cuisine, un obus me claque la porte au nez, mon cuisinier est sérieusement blessé à la hanche. Nous l'évacuons, comme nous en avons pris l'habitude, allongé sur un brancard posé en travers sur le capot d'une jeep. Il n'est pas question de faire exposer nos ambulancières à ce jeu dangereux. Nos pertes seront importantes, en particulier nous pleurerons la mort du Lieutenant Brémon, un homme charmant, qui nous avait dit qu'il mourrait au cours de cette guerre. Et pourtant, nous nous abritions du mieux possible, en nous installant dans les caves, ne laissant dehors que le minimum nécessaire.

J'ai souvenir que presque tous nos hommes ont assisté à la messe dite dans une cave, par l'aumônier du C.C.1., le Père de Fenoyl. Nous recevions aussi la visite de l'Abbé Scotto, un Pied Noir chaleureux, qui nous soutenait le moral en nous racontant des histoires « Bônoises » (de la ville de Bône en Algérie). Enfin le 20 octobre nous sommes relevé par un escadron du 3° chasseurs, sans trop de difficultés, l'ennemi semble aussi épuisé que nous ! L'escadron, très éprouvé, sur la brèche, presque sans arrêt depuis deux mois, est envoyé au repos à Ailloncourt, un village boueux de la « Haute Patate ».

Le 11 Novembre, nous organisons une prise d'armes devant le Monument aux Morts de 1914-18, en présence du Maire et de quelques habitants. C'est dans ce village que nous apprendrons la mort de notre aumônier du Régiment, un jeune prêtre que nous aimions bien. C'est aussi là que je reçois la première lettre de ma fiancée et que commence à germer l'idée de notre mariage. Nous sommes restés fidèles l'un à l'autre pendant deux longues années bien que séparés par la Méditerranée.

Au cours de ce séjour,une prise d'Armes est organisée à Vesoul, le Général du Vigier, commandant la 1° Division Blindée remet la croix de guerre à notre Capitaine, avec une citation élogieuse, qui résume notre épopée jusqu'à ce jour.

Le16 Novembre nous reprenons la route : Lure, Villersexel, Besançon, Bouclan où nous retrouvons nos amis du C.C.1. au grand complet. Le 19 nous continuons vers Fêche l'Eglise puis Pont de Roide. D'où nous repartons reprendre notre mission traditionnelle d'éclaireurs de la Division, en direction de l'Alsace. Le C.C.3. a rompu le front et nous nous ruons dans la trouée. Le peloton de Bellefon (qui vient d'être nommé Sous Lieutenant) est en tête d'un Sous Groupement vers Altkirch. Il y subit un très dur accrochage, un anti-char manque de peu son AM, les deux voitures de tête sont isolées du reste du peloton, il y a deux tués et un blessé, il doit son salut à l'intervention de tank destroyers du 9° chasseurs.

Les autres pelotons se dirigent vers Mulhouse, chacun en tête d'un sous groupement. Le peloton de Lapasse aura de beaux succès à Illfurth, Zillisheim, où il subira des contres attaques violentes. De mon coté, à la sortie de Carspach, vers Fulleren, je tombe nez à nez avec un train blindé. Nous tirons tous ensemble avec tous nos moyens et le train recule et disparaît ! A Carspach, où l'escadron s'est regroupé, nous nous trouvons en panne d'essence, inquiets de ne pas voir arriver notre ravitaillement. Il nous parvient enfin, notre équipe a dû combattre avec sa mitrailleuse de bord le long de la frontière Suisse, ce n'est pas la première fois, nous avons baptisé cette équipe « trompe la mort.

Nous nous dirigeons enfin vers Mulhouse. Le peloton de Lapasse, sitôt franchi le pont sur la Doller, est assailli dans Bourtzviller par des tirs provenant de toutes les fenêtres. Je me précipite avec mon obusier, sur lequel je suis monté, et comme à l'exercice, je dirige les tirs par-dessus le peloton engagé, et lui permet ainsi de se dégager, malgré la mitraille ennemie, mais mon sous officier adjoint, le MdL Chef Lehmanne, un ami qui a le même âge que moi, est sérieusement blessé. Nous revenons dans Mulhouse où nous assurons la défense en direction d'Illsach. Puis relevés par l'infanterie, nous allons prendre nos quartiers en ville.

Vers le 1° Décembre, nous quittons Mulhouse pour un village du Sundgau, au Sud, à Seinbrunn le Haut, le pays est couvert de neige, il fait très froid. Nous y passerons un Noël particulièrement triste. Dans l'église nous sommes pratiquement seuls, les hommes ont été mobilisés par les Allemands, il ne reste que les vieux. Et les femmes sont peu nombreuses. Le pays est divisé entre catholiques et protestants.

1945

C'est à cette époque que les Allemands lancent leur offensive dans les Ardennes, aussi par précaution, on nous demande de creuser des emplacements pour nos AM. La terre est gelée, mais cela nous occupe, car nous savons bien que notre atout est dans la mobilité. Nous logeons chez l'habitant. Je me couche dans la chambre collective familiale, groupée dans des lits couverts de très grosses couettes, à l'étage autour d'un très grand poêle en faïence. Curieuse sensation de se réveiller avec la famille autour de soi ! Nous reprenons néanmoins nos enfouissements, mais avec de la dynamite. Nous apprendrons plus tard l'héroïsme des Américains, en particulier les parachutistes, plus au Nord. Nous baptisons nos petits trous « ligne Grand Charles ».

Une quatrième citation m'est à nouveau attribué, résumé de mon travail de 1944.

MAURICE Marcel - Sous - Lieutenant - 3° R.C.A.

« Officier d'une grande habileté et d'un grand courage. A commandé un peloton depuis le début de la campagne, toujours à l'avant-garde, faisant de très nombreux prisonniers, détruisant de très nombreuses armes antichars à Lavoulte, à Obalon et à Beaune. Vient de se distinguer à nouveau le 26.11.44 à Mulhouse en dirigeant le feu d'un M.8. au milieu des balles, permettant le décrochage d'un autre peloton placé dans une situation délicate, faisant preuve d'un mépris absolu du danger et d'un bel esprit de camaraderie au combat. »

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec étoile d'argent.

Le 21 Janvier, nous remontons à Mulhouse, où nous assistons à un déluge d'artillerie sur les lignes Allemandes. Nous voilà en route à nouveau pour finir de libérer l'Alsace. Notre progression est rendue difficile, le sol est couvert par 75 centimètres de neige. Nous avons blanchi nos voitures et nous avons fabriqué des ponchos avec du drap blanc, trouvé dans une usine textile, nos casques en sont couverts aussi. Nous retrouvons le contact avec l'ennemi à Pfastadt, mais il a eu le temps de s'installer, lui aussi, nous devons laisser la place aux chars. La rupture du front échoue et nous revenons à Mulhouse. Nous en repartirons le 3 Février, de violents combats de la 9° Division d'Infanterie Coloniale, appuyée par notre CC1, avec ses chars et son infanterie motorisée, nous dégagent la voie vers les « Cités » des Potasses d'Alsace. Elles portent les noms de Saints ou Saintes : Anna, Thérèse, Barbe…

A l'approche d'Ensisheim, après avoir disposé un appui de feu, je dis à mon ami le Maréchal des Logis Fourny, d'aller de l'avant avec son A.M., en lui disant attention ! il me regarde en souriant, mais il ne fait pas 100 mètres, il est percé en plein milieu de la tourelle, tué net, son tireur blessé. Je cours jusqu'à la voiture arrêtée, monte devant et guide le conducteur vers un contrebas pour éviter un nouveau tir. Je les ramène dans nos lignes, où à mon appel par la radio, deux Tanks Destroyers viennent faire fuir le char ennemi. J'apprends que sur un autre axe, une A.M. de Lapasse a sauté sur une mine. Je dispose à nouveau tout le peloton en appui de feu et repars avec une équipe à pied. Mon adjoint, Gourlay, qui était avec nous en Tunisie, qui a suivi le cours d'élève Aspirant, est blessé à son tour. Je poursuis quand même avec le reste de l'équipe, et tombe comme prévu sur un barrage de mines anti-chars très visibles. Je commence a dévisser les bouchons qui arment ces engins, lorsque j'entends une voie forte me dire « Touche pas, c'est mon travail ! ». Je vois et reconnais celui qui me parle, un camarade de promotion des Arts et Métiers de Lille, Van Labèke ! Sous Lieutenant du Génie à la Division. Il sera le dernier copain de Lille rencontré au cours de cette guerre.

Nous franchissons l'Ill sur un pont très abîmé, en utilisant les poutrelles restées intactes, un risque important, mais il faut chasser l'ennemi hors de France. Nous continuons vers le Rhin, en pleine nuit, en forêt de Rothleible. Lapasse est en même temps entré dans la Cité Sainte Barbe. Nous sommes arrêtés à ce stade de notre avance, la liaison avec les Américains et la 5° D.B. a été réalisée, L'Alsace est libérée.

Cette campagne d'Alsace nous a coûté cher en camarades tués ou blessés. Il sera dit que mes adjoints ne peuvent rester longtemps à mes cotés ! Au cours de cette longue chevauchée depuis Aubagne, j'ai perdu beaucoup d'amis. Je dois avoir un bon Ange Gardien !

Le 9 Février nous revenons dans notre quartier à Mulhouse, où nous sommes accueillis par la foule en délire ! Nous entamons une nouvelle période de repos, nous en profitons pour réviser le matériel, lui enlever son blanchiment, et reformer des équipes en comblant les manques avec de nouveaux arrivants.

Les premières permissions nous sont accordées, au moins pour les métropolitains, les Pieds-noirs ne peuvent pas encore revoir leur Algérie. C'est ainsi que je profite de cette interruption pour aller me marier! Je vais donc à Mas Grenier, par le train de Mulhouse à Paris, puis à Montauban, où m'accueille ma fiancée. Nous sommes très émus et intimidés, on s'embrasse sur les deux joues. Une voiture de l'usine de l'oncle (Augé) de Lucienne nous emmène au Mas. Je loge dans la maison de l'oncle Emile dans le village.

Mariage à la Mairie, le Docteur Raspide nous unis devant les hommes, puis à l'église où le Curé nous unis devant Dieu. Le père de Lucienne a pensé aux alliances et j'ai encore le souvenir du bruit de leur dépôt, par Joseph Pigassou, sur le plateau prévu, à cet effet. Je suis bien sûr en uniforme, tenue de sortie très ordinaire, Lucienne est en tailleur blanc, avec un voile blanc léger qui couvre la tête et les épaules. Beaucoup de monde pour nous applaudir. Ma Mère, mon frère Michel, son épouse Alice, deux cousins Renson, et ma Tante Simone, Médecin militaire aux Armées, venue en voiture avec son chauffeur. Les cousines de Lucienne sont là aussi ainsi que de ses amis de Narbonne. Je suis dans les nuages et mes souvenirs s'embrouillent. Un repas, où nous sommes nombreux, avec foie gras, oie farcie, pièce montée… L'oncle Ferdinand, Député, habitué aux envolées lyriques, fait un discours qui me rend confus. A la fin du repas, selon la tradition, nous allons trinquer le champagne avec les Fermiers et Métayers qui déjeunent à part dans la cuisine, très vaste. A la nuit tombée, nous partons avec ma tante en voiture pour Toulouse, où un appartement est mis à notre disposition par des cousins des Augé.

Je quitte avec un peu de tristesse, ma Tante qui retourne aux Armées, qui sait quand nous nous retrouverons ? Son mari, mon Oncle Pierre, Colonel d'Infanterie, a été fait prisonnier à Baccarat après de durs combats en 1940. Nous apprendrons plus tard qu'il a été plusieurs fois « puni », pour ses tentatives d'évasion.

De Toulouse, nous partons en train pour Paris. Court séjour dans un hôtel du boulevard Saint Michel. Nous rendons visite à mes cousins Mauro, et à une cousine de Lucienne : Marthe Thiéry, née Augé. Et il faut nous séparer, le cœur serré, elle vers Montauban et moi vers Mulhouse. Nous n'aurons plus de nouvelles, l'un de l'autre, avant la fin de la guerre !

Le 14 Avril, nous sommes en alerte, nos préparatifs sont visibles, la population est triste, sachant que pour nous la guerre n'est pas terminée. Nous partons pour Strasbourg, pour participer à un défilé devant le Général de Lattre, qui franchit le Rhin sur le pont de Kiel, remis en état, l'ennemi a été chassé de la rive Gauche. Car depuis le début Avril, les Américains et des Français ont créé une tête de pont.

Le 18, nous prenons la route pour Maximiliensau pour une partie de l'escadron, dont mon Peloton, le reste passe par Rastatt. Nous parcourons 250 kilomètres dans les 24 heures, franchissant la Forêt Noire de nuit, dont Freudenstadt en flamme, nous arrêtant à Diesen. Un accident a marqué cette étape, l'AM de Lapasse s'est retournée dans un ravin. Le pilote est tué et Lapasse, commotionné est évacué pour quelques jours. L'Aspirant Bernard, son adjoint le remplace. Nous poursuivons notre route jusqu'à Horb, où de très durs combats se déroulent pour franchir le Neckar. Nous reprendrons notre avance en direction de Sigmaringen. En route, un avion Allemand nous attaque et manque de peu une AM par un tir de Rocket. Une auto mitrailleuse Allemande, coincée entre Bellefon et moi, tente de fuir, mais s'embourbe. Nous sommes ainsi parvenus à Enslatt, nous sommes le 21 Avril.

Nous recevons la mission de descendre vers le Danube, en couvrant le flan Est du C.C.1. Nous faisons route par Binsdorf, Balingen, et Bellefon est arrêté par une barricade. Nous montons ensemble une attaque à pied avec le soutien de nos obusiers. L'assaut réussi sans pertes et la barricade est démonté. Mais nous avons perdu du temps, un autre Groupement a atteint le Danube à Mulheim. Que nous rejoignons à marche forcée, et nous reprenons la tête de ce Groupement, vers Sigmaringen. Le peloton de Lapasse (qui a rejoint la veille) manœuvre par Messkirch, et parvient à Mengen, où il détruit 2 canons anti-chars. De notre coté, Bellefon et moi, aux abords de la ville de Sigmaringen, constatent que les ponts sont détruits. Nous entamons une manœuvre par la forêt au Sud, qui surplombe la ville, et réussissons ainsi à pénétrer ce lieu très recherché par nos Hautes Autorités, car le Maréchal Pétain et son Gouvernement, y ont été emmenés par les Allemands.

Pendant que je vais à la mairie, donner au Bourgmestre , l'ordre de faire rassembler toutes les armes détenues par la population, Bellefon et notre Capitaine

vont au Château des Hohenzollern, où sont censés être les illustres personnalités recherchées. La demeure est vide de ses occupants, ils ont été emmenés la veille.

A la mairie, je vois déverser une quantité impressionnante de fusils de chasse ! Dans mon esprit, il s'agissait de faire rendre les armes détenues par les nombreux Français qui avaient étés emmenés dans les bagages de Pétain ! Ma stupéfaction de voir un Bavarois en costume traditionnel, me tendre son fusil, me disant en bon Français, prenez le, je préfère le savoir entre vos mains, que démoli. J'ai compris, en examinant cette arme, que celle-ci pouvait servir facilement d'arme de guerre, car dotée d'un canon à balle, a coté des canons classiques à cartouche. Ce fusil, je l'ai conservé en souvenir, plus que par besoin. Nous rejoignons Lapasse dans la soirée, laissant la place à nos suivants. Une tentative de Bellefon pour dépasser ce village échoue, des pièces anti-chars lui barre le passage, la nuit tombe, nous nous regroupons à Mengen.

Le 23, Nous avons l'ordre de foncer vers Ulm, les Français veulent atteindre cette ville les premiers, avant les Américains. Le prestige de Napoléon est encore présent ! La 7° Armée US descend du Nord ouest, nous suivrons le Danube, orienté du Sud ouest vers le Nord est. Nous avons à parcourir prés de 100 kilomètres pour y arriver ! Bellefon est détaché auprès du Sous Groupement Doré (du 2° cuirassiers), il est soutenu par une section de Zouaves. Il doit suivre la rive Nord du fleuve, le reste de l'escadron prendra la rive Sud, seul en tête, les éléments lourds sont encore loin et occupés à des « nettoyages » des arrières. Nous apprendrons effectivement que deux Ambulancières ont été assassinées dans leur voiture qui transportait pourtant des blessés Allemands !

A Uttenwiller, Lapasse tombe sur une forte résistance, une AM est détruite par un Panzerfaust, on déplore un tué et un blessé. Un peloton de chars appelé à la rescousse dégage le passage. Notre Capitaine décide, pour ce trajet, de fusionner nos deux pelotons, sous mes ordres, le peloton de Lapasse est trop éprouvé et n'a plus tous ses moyens. Mon petit groupe repart à vive allure, par Sauggart, Unterstadion, mais devant Delmensingen se dresse à nouveau une barricade.

Quelques instants avant, le Colonel Durosoy (Chef de corps du 2° Cuirassiers), était venu à ma hauteur en jeep, me criant d'aller plus vite! Mon Capitaine, sans se démonter lui dit : « Mon Colonel, je vous en prie passez devant ! »C'est à ce moment que l'un de mes hommes est tué d'une balle en pleine tête, je fais venir mon obusier et déclanche un feu nourri qui fait fuir l'ennemi. Pendant que je faisais mes réglages de tir, Lapasse m'apporte un télégramme ! Il provient de ma Tante Simone qui m'annonce avoir retrouvé mon Oncle, qui était prisonnier. Nous poursuivons notre avance dans le village, sans trop de difficultés, il est déjà tard, en sortie du village, une AM de chez Lapasse, fonce trop vite vers les bois à l'Est, il se fait détruire par un Panzer faust. Je fais tirer ce qui nous reste de munitions dans l'obusier, la nuit est tombée. Un membre de l'équipage parvient à nous rejoindre, il nous indique que l'ennemi tient les lisières des bois. Epuisé, je me jette sur un lit et n'ai pas le courage de monter une nouvelle attaque de nuit. On retrouvera nos hommes au petit jour, un tué, deux blessés, qui sont tout de suite évacués, une ambulance nous a suivi. Mais le chef de voiture, le MdL Moreau mourra des suites de ses blessures.

Un remord me hantera longtemps, mon Capitaine était pourtant présent et m'a laissé décider… L'absence de l'infanterie, comme en a disposé Bellefon m'a cruellement manqué. Ironie du sort, cette AM, s'appelait ULM ! Nous reprenons la route vers Ulm, et parvenons au Sud de la ville à Willingen, où je détecte une forte présence ennemie. Bruits de chars dans la forêt, agitation visible en lisière de ce faubourg, au Colonel Durosoy qui m'a rejoint, je dis : « Mon Colonel, voilà l'occasion de foncer ! ». Je me sauve sans écouter la réponse et nous rejoignons l'escadron à Laupheim.

Où j'apprends que Bellefon a réussi à entrer dans les premières maisons d'Ulm. Il n'a pu s'y maintenir, d'autant plus que les Américains lui interdisent le passage, le Sous Groupement Doré est hors des limites fixées entre nos Armées. Il aura cependant la satisfaction d'accompagner ensuite notre Capitaine, qui représentera symboliquement les Français auprès des Américains lors de la cérémonie du hissage du drapeau tricolore et de la bannière étoilée sur la Cathédrale.

Jugeant que notre effort de guerre a assez duré, notre matériel est, comme nous, très fatigué, nous n'aurons qu'a suivre les éléments de tête, composés de chars et d'infanterie, dans la descente vers le Tyrol. Nous atteindrons ainsi Immenstadt, à la frontière Autrichienne. Bien que nous soyons déjà le 5 Mai, il y a plus de 50 centimètres de neige sur le sol. Deux de nos AM, accompagnerons le Commandant Doré jusqu'à Oberdorf, où se trouvent internés des personnalités : l'Ambassadeur en Allemagne, François Poncet, la Duchesse d'Aoste, entre autres. D'autres voitures serviront à accompagner des convois, les arrières sont encore peu sûrs. Enfin le 3 Mai nous remontons vers un paysage plus clément, sur les bords du Danube, à Emerkingen. Où nous pensons souffler un peu !

Hélas le jour de la fin de cette guerre, le 8 Mai 1945, nous recevons mission de remonter, à toute allure avec les AM et les Jeeps, laissant le reste de l'escadron rejoindre à son allure, pour aller marquer la limite de la zone d'occupation dévolue aux Français, au Sud d'Heidelberg, à Mingolsheim, où nous pourrons enfin nous reposer ! L'Escadron y restera jusqu'au 1° Juillet. C'est dans cette « garnison » que je vois, un jour, arriver ma Tante Simone accompagnée de mon Oncle Pierre ! Elle est allée le retrouver dans son « Oflag » à Linz en Autriche ! Visite très courte mais combien émouvante.

J'apprends le même jour que je suis proposé pour la Légion d'Honneur, avec une cinquième citation.

MAURICE Marcel, Roland - Sous-lieutenant – 3° Régiment de Chasseurs d'Afrique

« Magnifique officier de cavalerie. D'un courage personnel frisant la témérité. Depuis la campagne d'Allemagne s'est encore distingué le 21 avril 1945 à Laufen ad Eyach, attaquant à pied une résistance ennemie importante qui défendait une barricade, contribuant à la capture de vive force de nombreux prisonniers et à la destruction de plusieurs nids de résistance. Le 22 Avril 1945 a, par son action et son feu, grandement contribué à la prise de Sigmaringen, faisant lui-même le coup de feu dans les rues à la tête de ses patrouilleurs à pied. Le 23 Avril 1945, à Delmensingen est allé en avant d'une barricade pour couvrir le travail de ses hommes, tuant de sa main quelques ennemis. A reconnu de nombreux villages sur la route d'Ulm grâce à une audace magnifique. »

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec Palme.

Par Décret du 15 Juillet 1945 est nommé dans l'ordre national de la Légion d'Honneur,

Au grade de CHEVALIER : MAURICE Marcel Roland.

Signé : de GAULLE

Pour finir en apothéose, je dois aller avec mon Capitaine, avec une partie de mon peloton, et des éléments d'autres escadrons du 3° Chasseurs d'Afrique, défiler à Paris, descendre les Champs Elysées, le 18 Juin (jour de l'appel de Gaulle en 1940) et le 14 Juillet. Mon épouse, Lucienne viendra m'y retrouver, nous passerons un mois de bonheur, qui vaut tous les voyages de noce lointain ! Et le 25 Juin je suis nommé Lieutenant.

En Septembre, l'Escadron est dissous, la plupart de nos hommes, viennent d'Algérie et y sont retournés, d'autres ont retrouvé leur foyer en France, il ne reste que le personnel d'Active, essentiellement Sous-Officiers. Nous nous retrouvons presque tous mutés à Saumur,Instructeurs à l'Ecole de l'Arme Blindée et de la Cavalerie, notre Capitaine en tête, Schmitt (guéri de sa blessure à Aubagne), Lapasse et moi. Une petite prise d'Armes clos notre épopée, par la remise de décorations (dont ma cinquième citation, à l'ordre de l'Armée, et ma Légion d'Honneur), ainsi que la Croix de Guerre au Fanion de l'Escadron.

Je termine la Guerre là où je l'avais commencée…

Bibliographie de cette période :

Servir d'amictié. Tunisie 1942-43, France 1944-45 Allemagne 1945
La Brigade Légère Mécanique en Tunisie 1942-43
La 1° Division Blindée au Combat 1944-45
Histoire de la 1° Armée Française, Rhin et Danube
Marseille bataille des seigneurs
Le débarquement de Provence (Robichon 1982)
La bataille de Provence 1943-44 (Paul Caujac 1984)
L'Armée de la Victoire : tomes 3 et 4 (Caujac, 1985, 86)
La 1° Armée Rhin et Danube (Muelle 1991)
Le débarquement de Provence, 15 Août 1944 (Lamarque 2003)
Les vaincus seront les vainqueurs : la France en Allemagne (Notin 2004)
Les Cadets de Saumur (Redier 1940)
Le dernier Carrousel, défense de Saumur 1940 (Milliat 1945)
Mémoires de Guerre (3 tomes).de Gaulle 1954

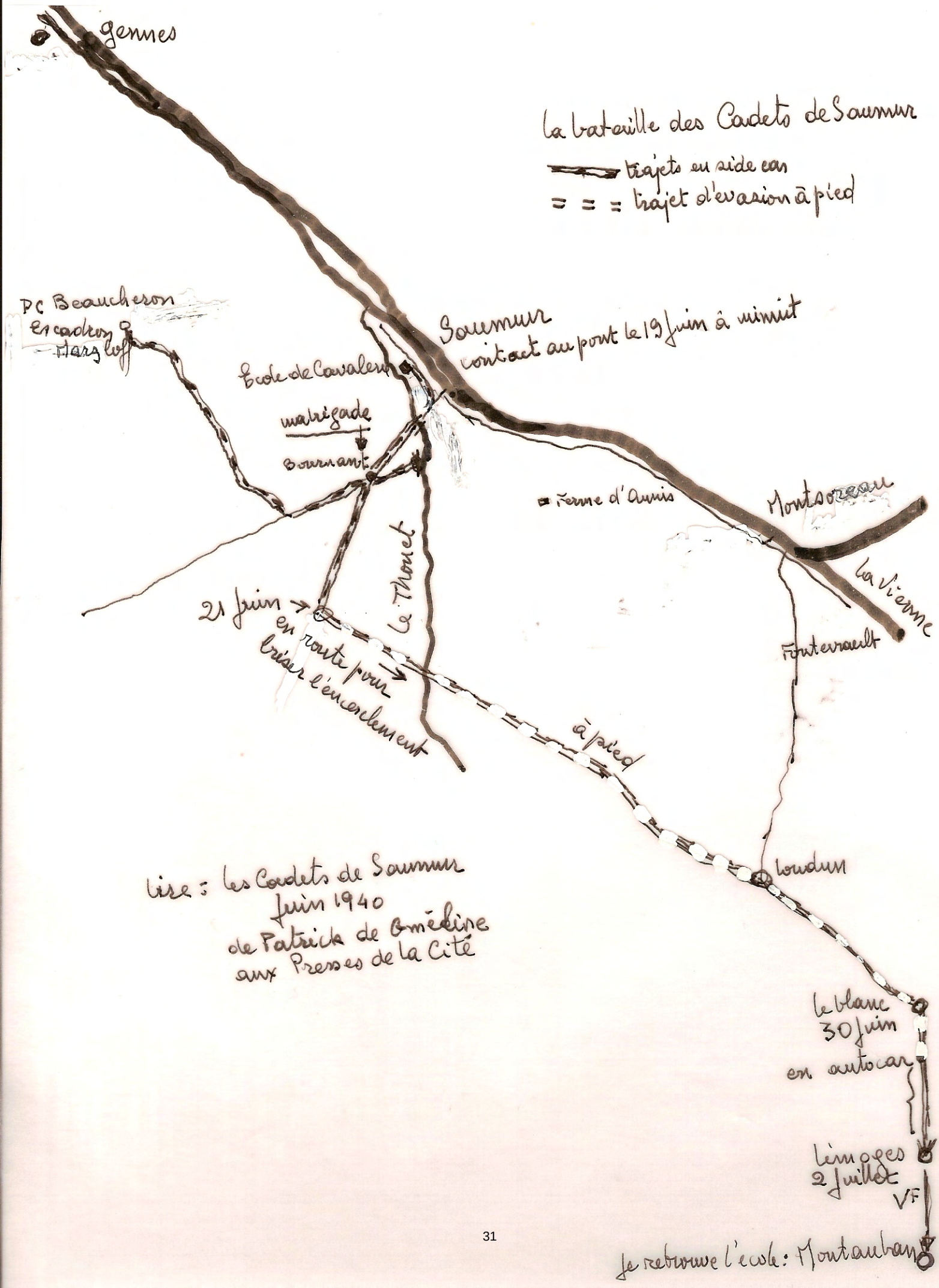
Version au 01. 01. 2005

1940.....1945

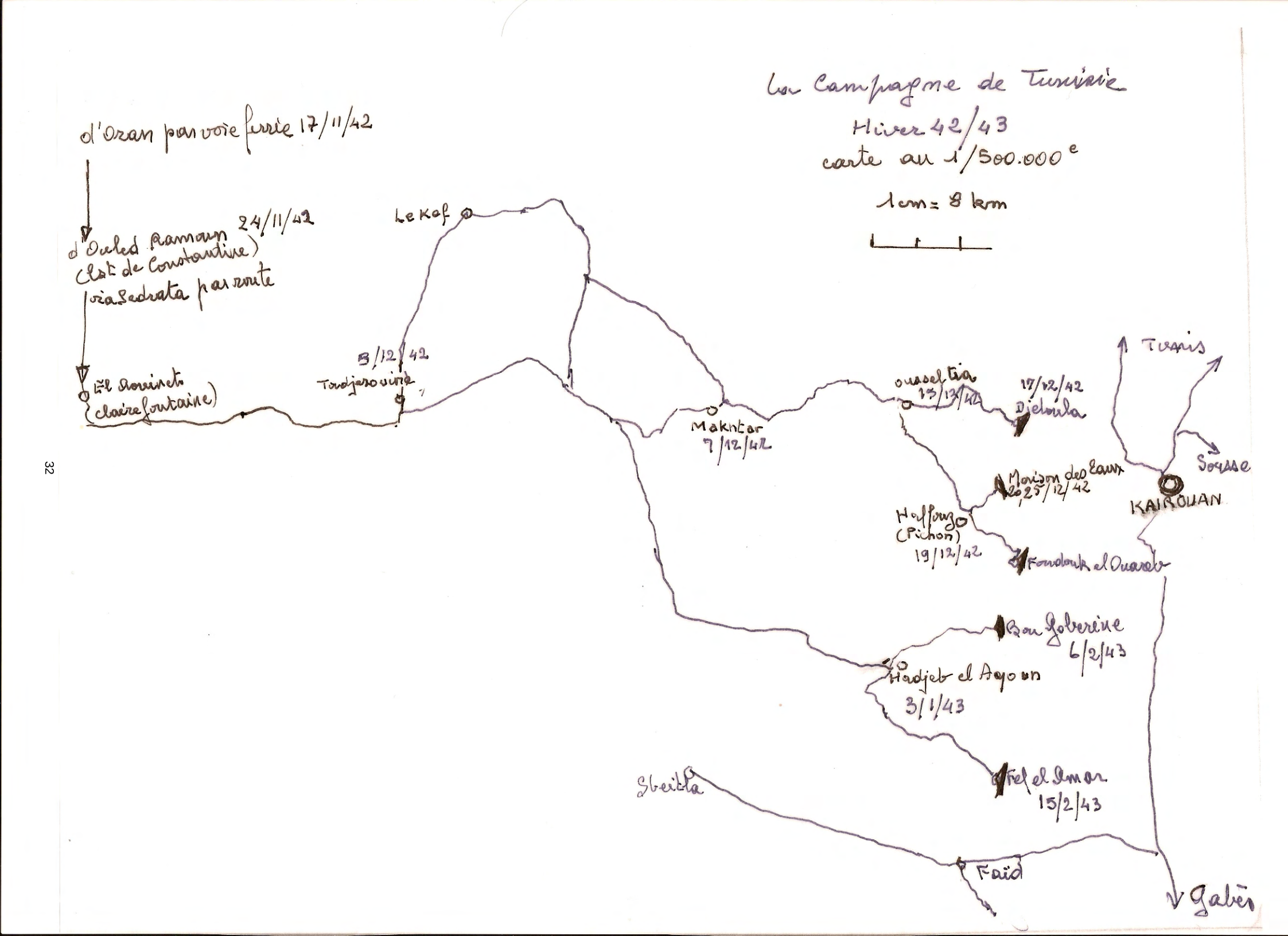
Souvenirs de Roland Maurice

Annexe Cartes des batailles

SAUMUR 19-20 Juin 1940 TUNISIE 17 Novembre 1942 au 15 Février 1943 Le SUD DE LA FRANCE du 15 Août au 1° Septembre 1944 La BOUR GOGNE et les VOSGES du 3 Septembre au 20 Octobre 1944L'ALSACE du 16 Novembre 1944 au 20 Février 1945 L'Allemagne du 17 Avril au 8 Mai 1945

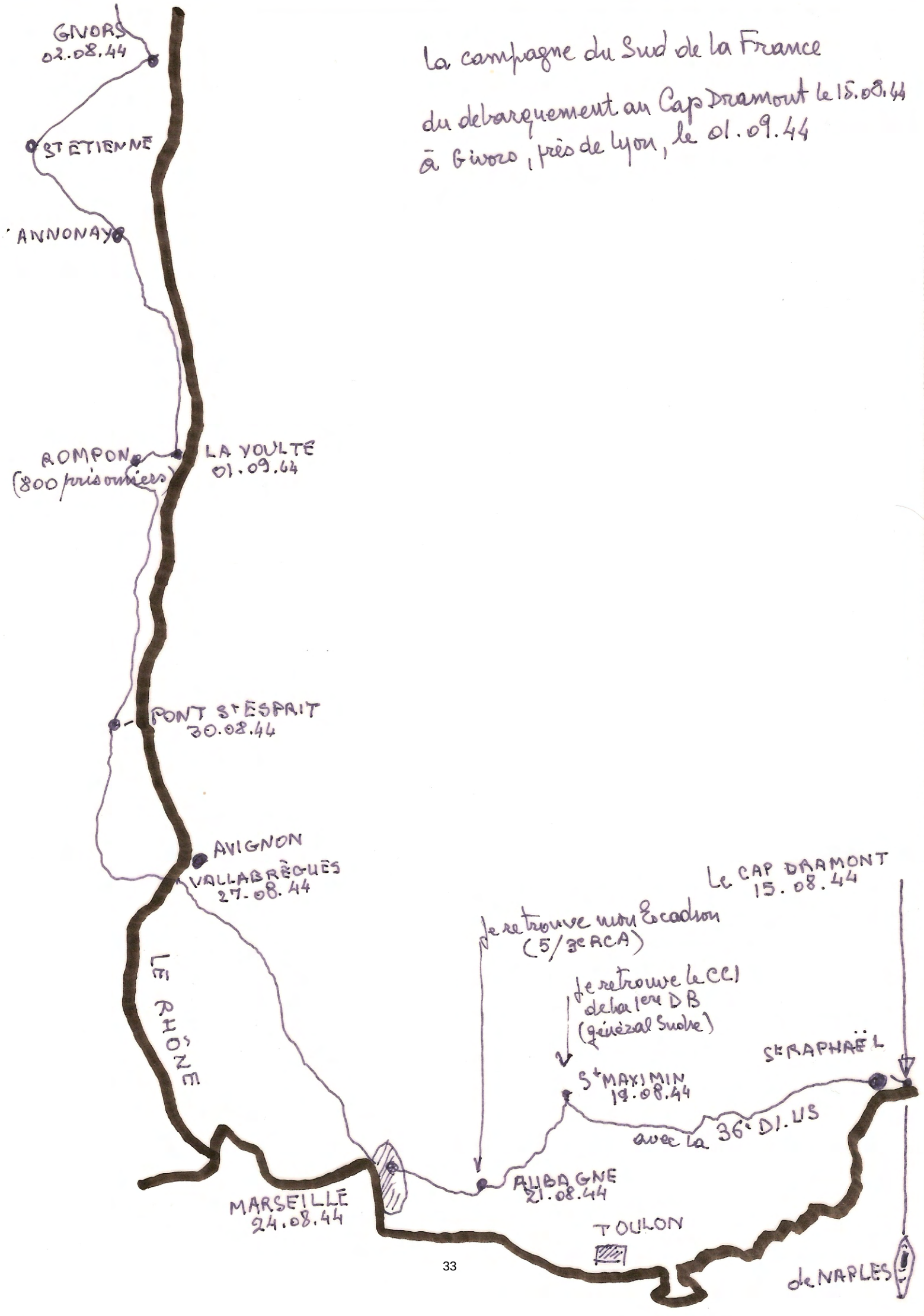


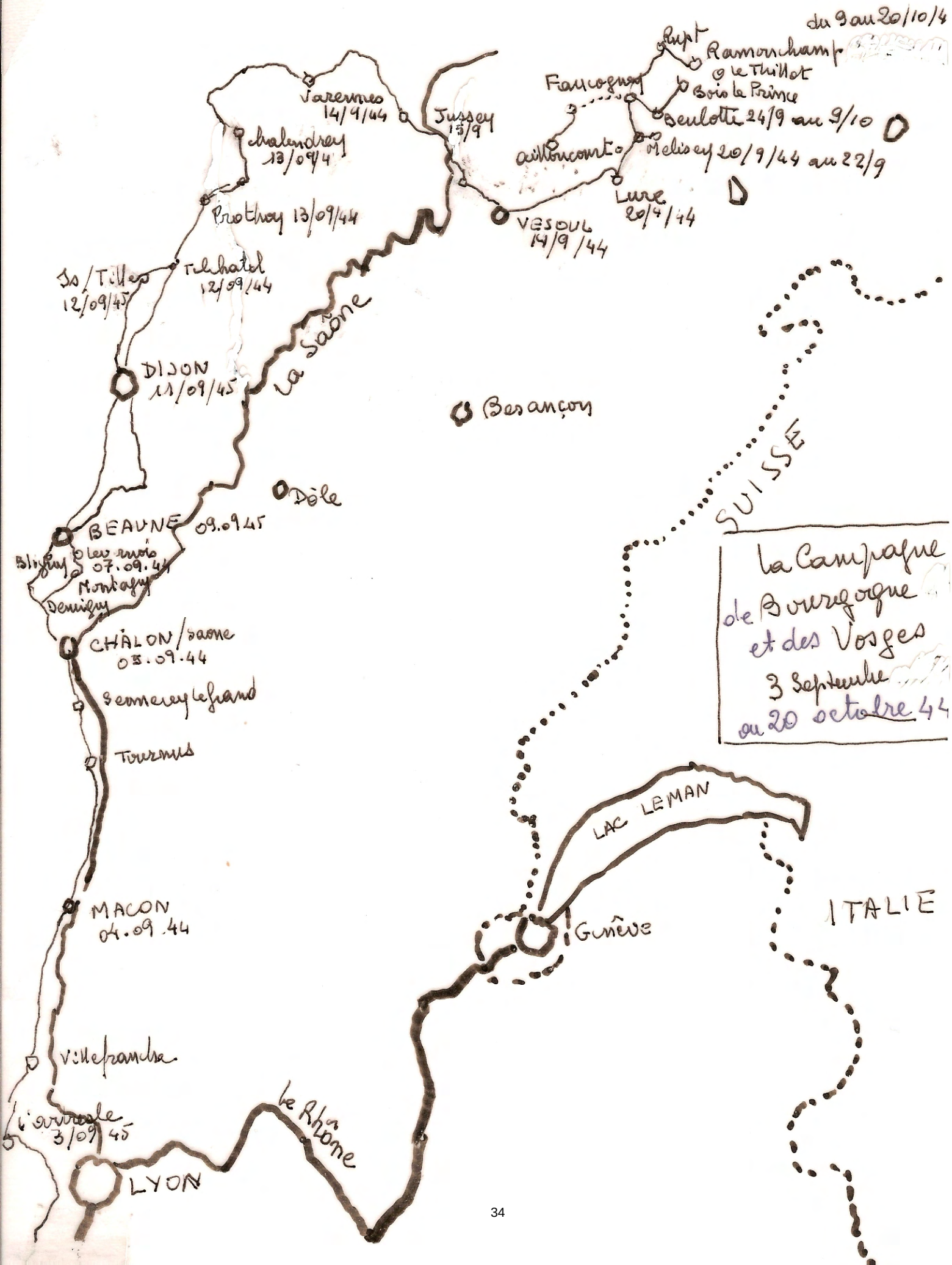
lire : Les Cadets de Saumur
juin 1940
de Patrick de Bmédine
aux Presses de la Cité


La Campagne de Tunisie
Hiver 42/43
carte au 1/500.000e
1cm = 8 km
d'Oran par voie ferrée 17/11/42
d'Ouled Ramoun 24/11/42
(Est de Constantine)
via Sedrata par route
El Rouineto
(claire fontaine)
Le Kef
3/12/42
Tadjerouine
Makhtar
7/12/42
Ousseltia
13/12/42
17/12/42
Djeloula
Tunis
Sousse
KAIROUAN
Maison des Eaux
20,25/12/42
Haffouz
(Pichon)
19/12/42
Fondouk el Ouareb
Bou Goberine
6/2/43
Hadjeb el Ayoun
3/1/43
Fel el Omar
15/2/43
Sbeitla
Faïd
Gabès

La campagne du Sud de la France

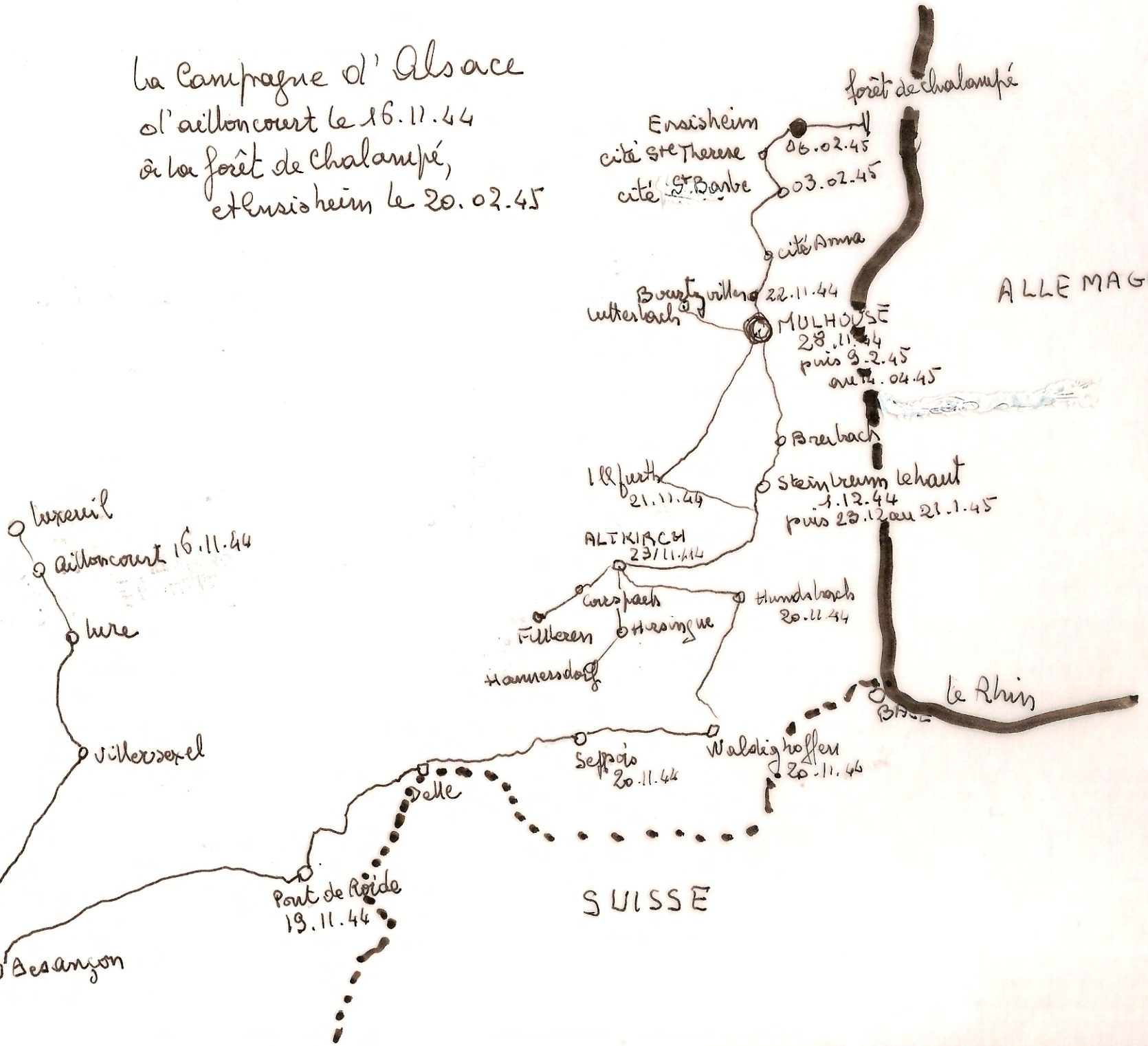
du debarquement au Cap Dramont le 15.08.44
à Givors, près de Lyon, le 01.09.44

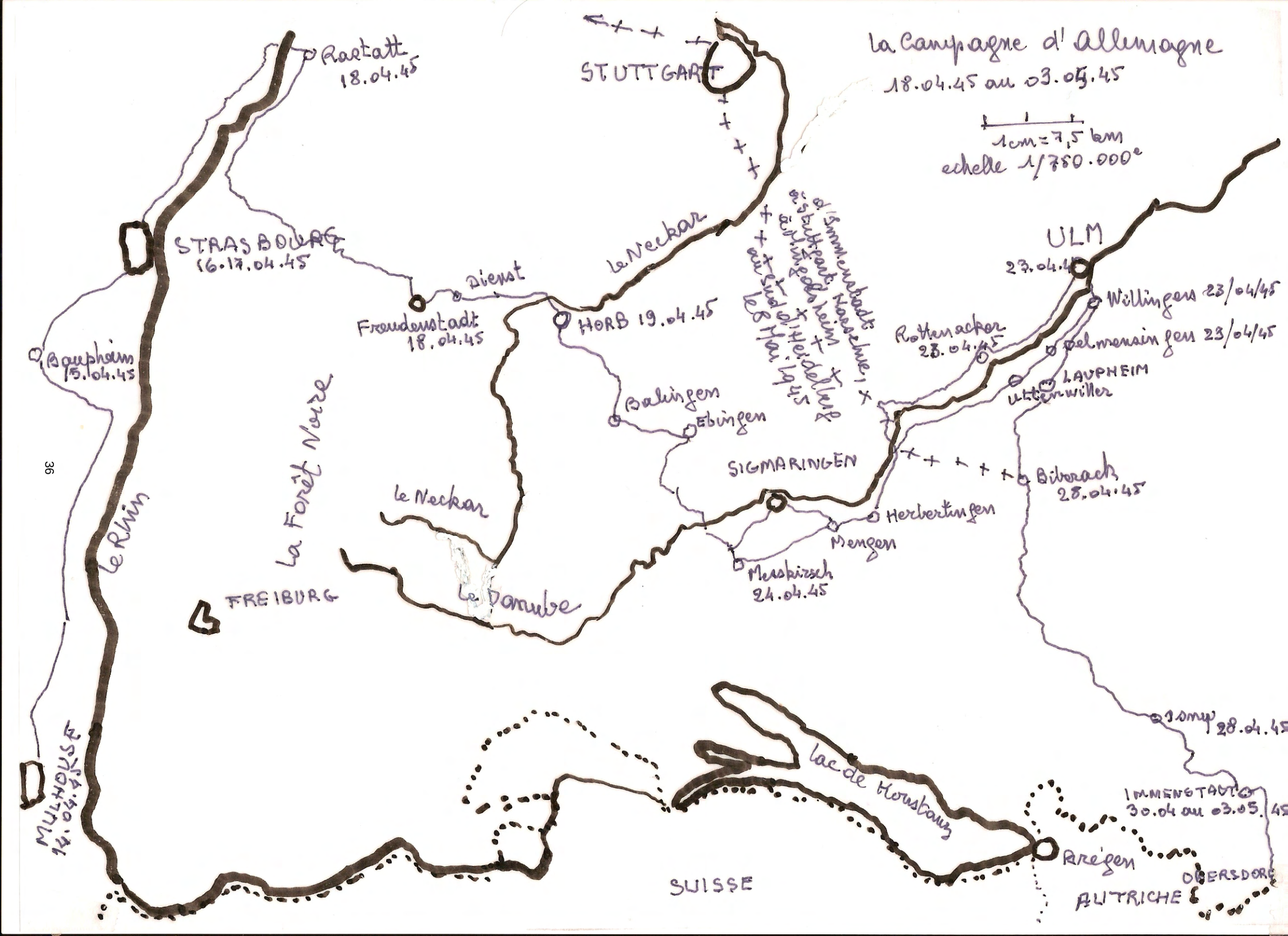



du 9 au 20/10/4
Rupt
Ramonchamp
le Thillot
Bois le Prince
Faucogney
Beulotte 24/9 au 9/10
Melisey 20/9/44 au 22/9
Lure 20/4/44
VESOUL 14/9/44
Jussey 15/9
Varennes 14/9/44
Chalendrey 13/09/4
Prothoy 13/09/44
Is/Tilles 12/09/45
Tilchatel 12/09/44
La Saône
DIJON 11/09/45
Besançon
Dôle
BEAUNE 09.09.45
Bligny
Levernois 07.09.44
Montagny
Demigny
CHALON/Saone 05.09.44
Sennecey le Grand
Tournus
MACON 04.09.44
Villefranche
L'Arbresle 3/09/45
LYON
le Rhône
Genève
LAC LEMAN
SUISSE
ITALIE
la Campagne de Bourgogne et des Vosges
3 Septembre au 20 octobre 44

La Campagne d'Alsace

d'Ailloncourt le 16.11.44
à la forêt de Chalampé,
et Ensisheim le 20.02.45




La Campagne d'Allemagne
18.04.45 au 03.05.45
1cm = 7,5 km
echelle 1/750.000e
Rastatt 18.04.45
STUTTGART
STRASBOURG 16.17.04.45
Dienst
Freudenstadt 18.04.45
HORB 19.04.45
le Neckar
Baupheim 15.04.45
La Forêt Noire
le Rhin
le Neckar
FREIBURG
Le Danube
Balingen
Ebingen
SIGMARINGEN
Messkirsch 24.04.45
Mengen
Herbertingen
Rottenacker 23.04.45
ULM
23.04.45
Willingen 23/04/45
Delmensingen 23/04/45
LAUPHEIM
Ulttenwiller
Biberach 28.04.45
Isny 28.04.45
IMMENSTADT 30.04 au 03.05.45
Bregen
OBERSDORF
AUTRICHE
SUISSE
lac de Constanz
MULHOUSE 14.04.45